JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poëſie; de Traits d'Hiſtoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la Republique des Lettres; & de diverſes autres Particularités intéreſſantes & curieuſes, tant de Suiſſe, que des Païs Etrangers.

I

DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1762.

NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXII.

JOURNAL HELVETIQUE.

JANVIER 1762.

AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

VOUS nous avés doné pluſieurs Piéces ſur les miſéres de l'home. Apres l'avoir conſideré du côté des maux & de l'adverſité, n'y a-t-il pas quelque douceur à le conſiderer du côté des plaiſirs inocens & légitimes, dont il eſt capable, & auxquels la bonté de Dieu ſemble l'avoir deſtiné ? Ses organes & ſes ſens montrent qu'il peut les goûter ſans crime & ſans remords, puis que Dieu ne l'a pas doüé de ces précieux avantages pour n'en faire aucun uſage; il n'y a que l'excès & l'a-

bus qui ſoient défendus, parce qu'ils ſont un mal, & que le Créateur ne veut & ne permet que le bien.

Tout nous conduit au bonheur; nos deſirs y tendent; tous les objets qui nous environent nous y invitent; nôtre éxiſtence même eſt un plaiſir, lors qu'elle eſt ſans douleur. Il n'eſt donc pas ſurprenant que l'Apôtre nous exhorte à nous réjouir: *Soïés en joïe.* Mais cette *joïe* n'eſt pas une ſorte d'yvreſſe, qui tire l'ame de ſon état naturel, pour lui faire oublier l'ordre & la vertu; joie fauſſe & fugitive, acompagnée de regrets, d'ennui & de chagrin; la joie à laquelle l'Apôtre nous exhorte eſt douce, ſage, raiſonable & chrétienne: C'eſt le ſentiment d'un bonheur pur, légitime & durable. Dans les circonſtances où nous ſomes, où chacun fait des vœux, où la bienveuillance mutuelle ſe dévelope de tout côté, on ne peut rien ſouhaiter de meilleur à ſes amis, & aux Homes en général, qu'une félicité, fondée ſur la vertu; félicité conſtante, parce qu'elle eſt de tous les états, de tous les âges & au deſſus des ateintes de la fortune; qu'elle eſt conforme à nôtre nature, à nôtre deſtination, & qu'elle eſt come le gage & le prélude d'une félicité éternelle.

ESSAI

Sur ces Paroles de l'Apôtre ST. PAUL.

Réjouiſſés vous ?

IL y a des Perſones mélancoliques, ou des Fanatiques qui condannent ſans aucune diſtinction, tous les plaiſirs ; ils voudroient pouvoir fermer aux Homes toutes les avenües de la joie, & ſemer de ronces & d'épines la vie humaine. Ce n'eſt pas le ſentiment de ST. PAUL ; cet Apôtre conoiſſoit mieux que perſone la fragilité, le danger & le néant des faux plaiſirs, mais il ſavoit auſſi qu'il y en a d'innocens & de légitimes, dont le bon uſage ne nous eſt pas interdit, & que ſous l'Empire d'un Dieu juſte, bon & tout puiſſant, les Mortels qui ſont ſes Créatures & ſes Sujets, ne ſont pas condannés à gémir ſous le poids de leurs fers, & à maudire leur éxiſtence. Il répand à pleines mains ſes dons & ſes bienfaits (*) ; il ſe déclare nôtre Protec-

(*) La ſource la plus féconde du plaiſir d'un Home raiſonable, c'eſt la contemplation de la nature, qui paroit d'autant plus belle, d'autant plus admirable, qu'on l'étudie avec plus d'atention & d'-

teur & nôtre Pére, nous auroit-il interdit ce qui peut rendre la vie douce & agréable, lui qui a ataché un ſentiment de plaiſir à tout ce qui ſert à la conſerver? Nous auroit-il défendu la jouiſſance des dons qu'il nous prodigue pour ainſi dire ? Un être ſage, qui a en vüe nôtre bonheur, & qui peut ſi aiſément nous le procurer, nous laiſſeroit-il en proïe aux douleurs & aux aflictions, ſans nous fournir les moïens de les adoucir & de les ſoulager? Aïons une plus juſte idée de l'Etre ſuprême; il veut nôtre félicité; mais une félicité digne de nous, digne de Créatures libres & intelligentes, qui ne ſoit ſuivie ni de regrets ni de remords; une félicité pure & permanente, qui nous acompagne juſqu'au tombeau, que la mort même ne puiſſe terminer, & qui ſoit immortelle, ainſi que nôtre ame. Voilà la nature & le caractère de la joie dont parle ST. PAUL, qu'il ſouhaite aux Chrétiens, & qu'il les exhorte d'aquerir: *Soiés en joïe.* Mais quels ſont les moïens de ſe la procurer, c'eſt ce que nous allons éxaminer.

---

de ſoin. Qu'on regarde lever le Soleil, un beau jour de Printems, quel magnifique ſpectacle! Il ſemble qu'il tire le rideau qui couvroit la Terre, & qu'il l'ofre à nos yeux parée de verdure & de fleurs de toutes les ſortes. Des oiſeaux en célébrent par leurs chants la pompe & la richeſſe.

Il eſt facile de voir par ce qu'on vient de dire, qu'il ne s'agit point ici de ces plaiſirs tumultueux & violens, dont la durée eſt auſſi courte, auſſi rapide, qu'elle eſt dangereuſe & criminelle, ni de ces tranſports de joïe auxquels le Sage ne ſe livre jamais, qui ſont une eſpèce d'yvreſſe qui ſort l'ame de ſon aſſiete naturelle, & loin de la calmer la trouble & la déchire (*): Telle eſt cette joïe de temperamment, qui n'eſt qu'un aveugle délire. La joïe à laquelle ST. PAUL exhorte les Chrétiens, eſt cette douce ſérénité, amie & compagne de l'innocence, qu'on éprouve dans l'éxercice de ſes devoirs, & dans la pratique de la vertu : C'eſt ce ſentiment intime de l'ame, que la conſcience aprouve, lors qu'elle peut ſe rendre tèmoignage, qu'on aime *Dieu*, qu'on ſe plait à obſerver ſes Co*mandemens*, & qu'on eſt dans l'ordre. C'eſt ce plaiſir qu'on éprouve dans la converſation

(*) Il eſt certain que l'état d'un Mondain n'eſt pas heureux. Sujet à mille diſgraces & calamités, il rampe ſur la Terre, qui doit être ſon tombeau. A peine jouït-il de la vie, qu'il voit aprocher la mort. Il faut qu'il lutte ſans ceſſe contre ſes propres paſſions, & contre celles des autres. Il ſouhaite de vivre & craint le néant ; mais ſuccombant ſous le poids de ſes remords, il le deſire, & le regarde come ſon dernier azile.

d'un ami éclairé, dans le sein duquel on peut épancher son cœur. Dans l'état de foiblesse où sont les Homes, il s'agit moins d'augmenter nos plaisirs, que de diminuer nos peines. Pour y réussir,

Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre.

Les Personnes qui ont le sentiment trop délicat, & le cœur trop tendre, se chagrinent des moindres choses; les plus legéres contradictions les ofensent; une feuille de roses les blesse; les plus petits accidens les bouleversent; ils éprouvent à la fois leurs propres peines & celles d'autrui. Lorsqu'on est sur une Mer aussi agitée que l'est la vie humaine, il faut s'atendre à tous les vents, tacher de tirer quelque avantage de ceux qui nous sont les plus contraires, & ne pas se roidir, & luter contre la tempête.

Chacun à son état doit plier son courage.

Il faut faire tout ce que la prudence éxige pour rendre son sort & les événemens favorables, mais après cela, il faut se reposer sur la Providence. Si l'on ne peut sortir de la pauvreté ou de la bassesse, il faut se dire, Dieu veut te placer dans cette situation, pour ton bonheur; pour t'acoutumer à la patience, à l'humilité, à une frugalité qui en-

tretient le bon état de ton corps & de ton ame. Tu n'as pas des biens, mais tu jouis d'un repos que le riche ne conoit gueres; tu n'ès pas expoſé aux revers qu'il n'éprouve que trop ſouvent, & qu'il craint ſans ceſſe; tu n'as pas des honeurs & des dignités, mais tu vis tranquile; il eſt plus doux d'obéir que de comander. Ceux qui ocupent les prémiéres places ſont jaloux de leurs égaux, enviés, & ſouvent calomniés de leurs inférieurs, dévorés d'ambition, ſujets à de triſtes viciſſitudes, & à des chutes terribles. Plus on eſt élevé, plus on eſt expoſé à l'orage, à de violentes tentations; plus on joüe un grand rôle, plus nos défauts & nos vices paroiſſent & ſe manifeſtent. On atend de nous des talens & des vertus preſque au deſſus de l'humanité. *Pour comander* à des Homes, il faudroit preſque que les ſupérieurs fuſſent des Dieux.

Celui qui eſt dans la baſſeſſe & dans la miſére, & qui a fait de vains éforts pour en ſortir, s'imagine que ceux qui ſont au deſſus de lui, par leur naiſſance, leurs emplois, ou leurs richeſſes, goutent des plaiſirs ſans mélange; il ne voit pas l'amertume qui eſt au fond du Calice, & qui en trouble la douceur (*).

(*) Un Poëte n'a pas mal répréſenté l'état funeſte d'un pécheur dans ces Vers,

Tantôt dévot, tantôt prophane,

S

Cette volupté qui paroit si douce, si belle de loin, a de près, bien des difformités & des amertumes; l'excès des plaisirs en abrège la durée, & en diminüe le prix: On ne sent presque plus rien à force de sentir; ce qui paroissoit d'abord si agréable devient fade & insipide; le goût s'émousse, les organes trop souvent & trop fortement ébranlés perdent leurs ressorts. Pour se procurer de nouveaux plaisirs, il faudroit de nouvelles facultés, qu'on ne peut créer. Afin de goûter un vrai plaisir, il faut qu'il y ait de la proportion entre le sentiment & l'organe qui l'excite, mais lors qu'il a été trop violemment agité, il ne peut plus se mouvoir; l'ame tombe alors dans la langueur & dans l'ennui. Tout lui déplait: Les sensations les plus agréables cessent de l'être pour elle. On sent toute l'horreur de son état sans avoir la force d'en sortir, on se trouve come dans un Labyrinte qui n'a aucune issüe. On forme des projets qui se combatent les uns les autres. Ne vaut-il pas mieux préparer son ame à l'adversité, que de s'inquiéter pour la prévenir?

Si le monde m'absout, le Seigneur me condanne;
Mais tel est de mon cœur le penchant dangereux
Que desirant le bien il ne peut être heureux,
Il respecte, il chérit, il veut l'Etre suprême,
Mais son Cœur n'est pas à lui même.

Qu'on compare cet état, à celui d'un Home ſage & moderé, qui content de ſa ſituation, jouit en paix des fruits de ſon travail & de ſon induſtrie, qui, tranquile dans le ſein de ſa famille, ſe plait à élever, & à inſtruire ſes Enfans, à leur former le cœur & l'eſprit, à perfectioner leurs conoiſſances, en cultivant, & en étendant les ſiennes; qui a étudié les Homes, & qui les conoit, mais qui les aime encore, malgré leurs foibleſſes & leurs défauts, parce qu'ils ſont Homes; qui ſatisfait du ſimple néceſſaire, ne deſire pas le ſuperflu; mais qui jouït cependant avec reconoiſſance des dons de la Providence; qui ſe confie en elle, & croit que tout ce qu'elle fait eſt bien; qui cependant, ne languit point dans une indolente pareſſe, & fait *ce qu'il peut* pour améliorer ſon état, mais ſans impatience, ſans inquiétude; perſuadé que ſi Dieu le juge à propos, il diminuera ſes maux, & augmentera ſes biens (*). Il laiſſe aux Fanatiques le fol orgueil de vou-

(*) Acumulés ſur une ſeule tête les tréſors de CRESUS & les conquêtes d'ALEXANDRE, vous ne remplirés pas le vuide afreux d'une ame inſatiable, avide de richeſſes & de dignités; elle deſirera toûjours quelque choſe au de-là de ce qu'elle poſſède. Mais une ame humble & tranquile s'élève au deſſus des biens de la Terre, & des faux jugemens des Homes.

loir éteindre toutes les Paſſions ; il ſe borne à moderer les ſiennes, & à les retenir en de juſtes bornes; il craint que les faux plaiſirs ne lui faſſent perdre le goût des véritables, convaincu que les Paſſions lorſqu'elles ne ſont pas violentes, ſont come des vents ſalutaires, qui purifient l'air ; au lieu, que ſi on ne les réprime par aucunes digues, elles excitent d'afreux orages, & nous éloignent du Port. C'eſt à ce Port que l'home ſage tend ſans ceſſe: Il ſait que cette vie n'eſt qu'un état d'enfance & d'épreuve, que les vrais plaiſirs, la joie durable & permanente ne peut ſe trouver dans ce monde, & ne ſe trouve que dans le Ciel. C'eſt là ſon ſéjour ; c'eſt là auſſi où l'home ſage, ou ce qui eſt preſque la même choſe, le vrai Chrétien aſpire continuellement. Il ſait qu'ici bas, on n'a que des lueurs de félicité, qui s'éclipſent bientôt : Que la joie n'eſt ſemée que pour le juſte. Ce n'eſt que dans le Ciel où elle eſt pure & éternelle. Une telle diſpoſition d'eſprit embélit la proſpérité, & adoucit l'adverſité ; elle anoblit nos deſirs, & étend nos eſpérances. Qu'on compare & qu'on pèſe une telle joie, avec celle des mondains, toûjours mêlée de dégoût, d'inquiétude & de regrets, toûjours traverſée, qui paſſe avec la vie. On en ſentira la diférence. Pénétrés & abreuvés de ces délices, on s'écriera avec ST. PAUL, dans une douce extaſe : *Soiés en joïe.*

Mais dira-t-on, peut-on prendre de la joïe & se réjouïr au milieu des traverses & des calamités de la vie? Il est vrai qu'il y a des tems facheux; des époques de tristesse, où il semble que tous les maux se réunissent pour fondre sur nous & nous acabler; aussi le sage nous dit-il, *au jour du bien use du bien, mais au jour du mal, prens y garde.* C'est à dire, profite des douceurs & des avantages de la vie, tandis que tu peux en jouïr modérement, & avec actions de graces; *mais au jour du mal*, lors que Dieu juge à propos de te visiter par des afflictions, ou des douleurs, redouble ton atention, crainte de murmurer contre la pesanteur de sa main, de mettre en doute sa Providence, & de renier ton Créateur; c'est alors qu'il faut faire usage de sa raison & de sa prudence, & mériter par nôtre soumission & nôtre obéissance, que Dieu nous soulage & détourne ses fléaux de dessus nos têtes (*). Mais le Fidèle n'en est pas toû-

(*) Il est naturel à l'home, & même au Chrétien de desirer d'être heureux. Une vertu sèche & austère pourroit mériter nôtre estime, sans être aimée, & Dieu veut qu'on la chérisse. J. C. n'est point venu pour anéantir la nature, mais pour la perfectioner. Il ne nous ordone point de renoncer aux plaisirs; mais il nous recomande des plaisirs légitimes, dignes de nous.

jours acablé ; la probité n'exclut pas la prudence, les comodités & les douceurs de la vie. Pour ſe réjouïr Chrétiennement, il n'eſt pas néceſſaire de manifeſter ſa joïe par des chants d'allégreſſe, des danſes des feſtins, & des fêtes d'éclat: Il y a des plaiſirs doux & tranquiles, qui acompagnent l'innocence, & qui ſont les fruits de la vertu. L'home de bien trouve dans la conſcience un feſtin continuel. Dans le ſilence de la ſolitude, dans les ombres de la nuit, lorſqu'il eſt, en quelque ſorte, ſeul avec ſon Dieu, il ſe plait à rapeller les merveilles de ſa bonté, & ce comerce le remplit de la ſatisfaction la plus délicieuſe. Le contentement de l'eſprit eſt plus précieux que les dignités & tous les tréſors de la Terre. Malheureux ſont ceux qui ont beſoin du brüit du monde, & de ſa vaine décoration pour ſentir leur bonheur, & qui dans le ſein des grandeurs & des richeſſes, ne ſe croiroient pas heureux, s'ils manquoient de ſpectateurs & de témoins!

Qu'il eſt beau, qu'il eſt grand de trouver la ſatisfaction dans la pratique de ſes devoirs, dans le ſentiment de ſon innocence, & dans la conviction qu'on eſt véritablement ce qu'on doit être & ce qu'on ſouhaite de devenir! L'home eſt plus grand par ce qu'il eſt, que par ce qu'il veut paroitre.

Qu'il y a de nobleſſe à faire le bien pour

l'amour du bien, ſans chercher la gloire & ſans atendre de récompenſe, ſans éxiger même aucune reconoiſſance; d'oublier le bienfait ſans vouloir qu'on s'en ſouvienne, ſans mettre le public dans la confidence de nos largeſſes, & ſans regarder come perdües les libéralités qui ſont ignorées!

Les mondains ne peuvent pas tout poſſéder, jouïr de tous les plaiſirs à la fois; les uns excluent les autres; il faut répandre ſes richeſſes pour parvenir aux honeurs & aux dignités, ou pour acheter la volupté; un avare pour conſerver ſon or & ſon argent ſe refuſe les douceurs & les agrémens de la vie; mais le Chrétien ne renonce proprement à rien, puis qu'il jouit de tout ce qu'il deſire, ſavoir du contentement de l'eſprit, que lui procure la pratique de ſes devoirs, & la ſatisfaction d'être vertueux.

Les plaiſirs doux & tranquiles (*) jettent le mondain dans l'aſſoupiſſement & dans l'ennui; il les trouve fades & inſipides;

(*) Cependant ce ſont les plaiſirs doux & tranquiles qui conviennent le mieux à l'home, ſoit qu'on conſidére l'état de ſon corps, ſoit qu'on conſidére celui de ſon ame. Toute la nature nous invite à les prendre, la varieté & la combinaiſon des odeurs, des ſaveurs, & des couleurs ſont une ſource inépuiſable de délices. On trouve du plaiſir a contempler la figure humaine dans les divers ſons de la voix &c.

les plaiſirs bruians & tumultueux le déchirent & le dévorent ; il croit les ſaiſir, & ils lui échapent ; ils ſont ſi fort élevés au deſſus de lui qu'il ne peut y ateindre. Enfin, nôtre ame eſt trop grande, nos deſirs ſont trop vaſtes, pour ſe borner aux biens frivoles, paſſagers & bornés que le monde nous ofre. Pour remplir ſa deſtination & nos eſpérances, il ne faut pas moins que le Ciel, & une félicité éternelle. Toute autre nous dégrade & nous avilit ; nous ne pouvons nous empêcher de rougir de la foibleſſe de nos penchans, de déteſter nos liens ; nôtre paſſion même fait nôtre ſuplice. Le méchant deſire tout & ne jouit de rien.

Et qu'on ne ſe flate pas de gagner par le nombre des plaiſirs, ce que nous perdons par leur durée. Quand le monde raſſembleroit en nôtre faveur toutes ſes félicités, quand nous pourrions voltiger ſans ceſſe d'objets en objets, ils ne ſauroient remplir le vuide immenſe de nôtre cœur, qui aſpire à l'immortalité.

S'il étoit permis dans un ſujet come celui-ci de paſſer du ſacré au prophane, on pourroit apuier l'exhortation de ST. PAUL de celle de pluſieurs Philoſophes, qui ont regardé une joie innocente come la marque la plus ſure d'un cœur qui ne ſe reproche rien, & qui ne forme point de noirs projets. Une

ame

ame déchirée par des remords, bourrelée par le crime, ne peut gouter une ſatisfaction pure. TIBERE au milieu des délices de l'Isle de *Caprée*, étoit dévoré d'ennui & de chagrins. La Lettre qu'il écrivit au Sénat, où il peint ſa ſituation, prouve que ce n'eſt point ſur le trône, ni dans le ſein des richeſſes & des dignités que ſe trouve le vrai bonheur. *La joie eſt ſemee pour le Juſte, & pour celui qui eſt droit de Cœur. Rien ne manque à ceux qui craignent Dieu.*

Cette ſérénité d'eſprit diſpoſe à la pratique de la vertu, & à la recherche de la vérité, parce que l'home conoit mieux ſes devoirs, lorſqu'il agit ſans trouble & ſans inquiétude (*). Aucun nuage ne lui cache

(*) Un Auteur célèbre dit, *j'aime une ſageſſe gaïe & civile*, je fuis la rudeſſe & l'auſterité des mœurs. Toute vertu rebarbative m'eſt ſuſpecte. Je hais un eſprit triſte & hargneux, qui gliſſe par deſſus les plaiſirs de la vie, qui s'atache aux malheurs & s'en nourit. SOCRATE eût le viſage égal & modeſte, mais ſerain & riant. La vertu eſt une qualité agréable & plaiſante. Le même MONTAGNE dit PLATON ordone aux Vieillards d'aſſiſter aux éxercices, aux danſes, aux jeux de la jeuneſſe, pour ſe rejouïr en autrui de la ſoupleſſe & de la beauté du corps qui n'eſt plus en eux. Pour rapeller au moins les agrémens & les plaiſirs de ce bel âge.

la lumiére, & ne l'égare dans la route de l'erreur. Une telle diſpoſition rend l'home doux, patient, pacifique; capable de pardoner les injures, & de ſuporter avec réſignation les douleurs & les revers de la vie. Le Sage eſt égal & inébranlable, non par oſtentation, & par une fierté ſtoique, mais par la perſuaſion qu'il y a au deſſus de lui une main inviſible qui le protège; un Dieu bon & puiſſant qui a le pouvoir de le garantir de toutes ſortes de maux & d'accidens, ou de le recompenſer, s'il peut les ſuporter avec patience. Quand on craint véritablement Dieu, on ne craint que lui, & l'on ne redoute point les Homes! L'Eternel eſt à ma droite, je ne ſerai point ébranlé.

La joie du Fidèle a donc un fondement ſûr & inébranlable; elle eſt apuiée ſur le rocher des Siécles; elle découle de cette ſource pure de félicité qui ne tarit jamais. Sentir qu'on eſt dans l'ordre, qu'on eſt protègé de l'Etre ſuprême; étudier la vérité, la conoitre & l'aimer, être perſuadé que les plus cruelles diſgraces, les plus amères douleurs n'auront qu'une durée trés courte, & ſeront ſuivies d'une éternité de bonheur, le voir & le ſavourer d'avance, n'eſt-ce pas en jouir déja ſur cette Terre, & s'aprocher du Ciel, qui eſt nôtre vraie Patrie?

Qu'on compare & qu'on opoſe à ces plai-

sirs dont on ne se repent jamais, la courte & fausse joie des mondains, cette joie empoisonnée par des regrets & des remords, cette joie qui dépend de la santé, qui est si fragile, qu'une maladie détruit, que sa durée même rend insipide, qui n'est qu'une impulsion étrangére à l'home; cette joie foible & fugitive, qui ne peut résister aux accidens de la vie, au tems & à la vieillesse infirme & pesante (*). Vous le savés, mondains, vous faisiés consister vôtre bonheur dans la santé, dans les honeurs & dans les richesses, & tous ces faux biens vous sont enlevés successivement. Il ne vous reste peut être que l'afreux souvenir dans avoir abusé, & d'avoir fait vôtre Idole, de ce qui est aujourd'hui le sujet de vos lamentations & de vôtre repentir.

Non, la joie n'est semée que pour le Juste & *pour celui* qui est droit de cœur. Toute la nature s'embélit à ses yeux, mais les crimes du méchant la défigurent & la couvrent d'un sombre voile. Le Fidele possede l'estime, l'afec-

(*) Mais le Fidèle, semblable à un Home qui est sur une haute Montagne, & qui voit sous ses pieds les nuages & les tempêtes, jouit d'un Ciel toujours serein. Il s'écrie dans un transport d'allegresse, *Seigneur, tu m'as rassasié comme de graisse, tu as mis plus de joie en mon cœur que n'en ont les mondains lorsque leur froment & leur vin ont abondé.*

tion & la confiance de ceux qui le conoiſſent, mais le méchant eſt tôt ou tart couvert d'oprobre & de confuſion. L'aimable Paix fuit loin de ſon cœur.

La Paix ſera l'éfet de la Juſtice, & le fruit de la Jnſtice ſera le repos, le contentement & à la ſureté a toûjours. *Soiés en joie.* On a dit que la joie que recomande ici l'Apôtre, n'eſt pas une joie bruiante & folle, mais une joie douce & chrétienne, fondée ſur une bone conſcience, & ſur le témoignage qu'on ſe rend à ſoi même d'aimer la vertu, & d'obſerver ſes Loix; le contentement de l'eſprit eſt le fruit de la modération & de la ſageſſe. Il faut ſe ſouvenir du bien, le pratiquer, oublier le mal, & l'éviter. Il faut moins ſe ſéparer des Homes que de leurs paſſions,

Par pitié pour le ſot, ſouvent le ſage plie.

Il faut jouïr du préſent, & ſe préparer d'avance un heureux avenir, par le ſouvenir de ſes bones œuvres. Il faut atendre le lendemain ſans impatience, & ſans le craindre. Dequoi ſert à l'home le chagrin, ſinon à le tourmenter, à bourreler ſa vie, & à avancer ſa mort? La triſteſſe n'a jamais enrichi perſone; elle énerve le courage, elle afoiblit le Corps & l'Eſprit (*). Les vraies douleurs

(*) Je ne veux point pour Directeur,

Un

n'afligent jamais autant les Homes que ſes craintes imaginaires. On redoute ſouvent un mal ou qui n'arrivera point, ou s'il arrive qui ſera moins grand, & moins douloureux qu'on ne prévoit. La route qu'on prend pour éviter un mal eſt ſouvent celle qui y mène. L'ame s'acoutume par degré à la douleur, pourvû que l'imagination ne la groſſiſſe point. La plus terrible eſt celle qui eſt produite par le crime, qui condanne le coupable, le pourſuit, & le déchire. Atachons nous avec fermeté à ce qui eſt bien; ne nous apuions point ſur ce qui eſt foible & fragile, & défions nous du mal, quelques belles couleurs que leur prête nôtre penchant, & come le dit un ſage Ecrivain, *demeurons réſolus de ſoufrir avec conſtance les traverſes mondaines, reconoiſſons que tout ce qui peut advenir à un Home, nous peut arriver, jugeons là deſſus, que ſi nous ne prenons la réſolution de ſuporter les*

Un fol dont la mauvaiſe humeur
Erige en crime une foibleſſe,
Et veut anéantir mon Cœur,
En le plongeant dans la triſteſſe.
Je ſens; j'ai des gouts, des deſirs,
Dieu les inſpire ou les pardone,
L'énemi cruel des plaiſirs,
L'eſt auſſi de Dieu qui les done.

maux avec courage, nous vivrons toûjours miſérables, étant certain, que les aflictions nous renverſent, ſi nous ne les renverſons. Il eſt impoſſible de paſſer dans la foule du monde, ſans être pouſſés & choqués rudement; les foux rendent la pareille & pour des coups ils rendent des coups. Mais les ſages paſſent ſans s'émouvoir, & ne heurtent perſone (*).

Le ſage eſt come un Home qui eſt ſur une haute Montagne; il y jouit en paix d'un air ſerein & tranquile, tandis qu'il voit à ſes pieds ſe former l'orage; qu'il entend gronder le tonerre, & tomber la foudre. Au deſſus des coups de la tempête, il voit ſans s'émouvoir les torrens débordés inonder la plaine; mais la prairie profite des eaux qui s'écoulent, & en paroit plus verte & plus belle. *Rien n'ebranle le ſage,* s'écrie l'Auteur déja cité; que le monde ſoit en guerre, que ſon corps ſoit ou aſſiégé, ou au milieu des armes, ſon eſprit demeure conſtamment en paix. Que les méchans l'épient & ſe rallient contre lui, que les calomniateurs conſpirent contre ſon inocence, que les aflictions le pourſuivent,

(*) La patience eſt plus propre à operer nôtre bonheur, en nous faiſant ſoufrir avec patience les maux de la vie, que la volupté, qui nous promet des plaiſirs fragiles & fugitifs, ſuivis de regrêts, de dégoût, & de remords.

& l'ateignent, rien ne peut l'ébranler. En un mot, le vrai Chrétien eſt invincible; il triomphe même de la victoire de ſes énemis. Il ſoutient ſans s'émouvoir les plus cruels aſſauts : Il eſt apuïé ſur le rocher des Siécles ; il voit les vagues impétueuſes ſe briſer à ſes pieds, & le couvrir d'écumes ; mais il reſte immobile.

Mais, dira-t on, nôtre cœur peut il s'ouvrir à la joie, quand on eſt environé de chagrins & d'infirmités ? Quand le corps ſe courbe & gémit ſous le poids des années ; que le tombeau ſemble creuſé ſous nos pas ; que le monde fuit à nos yeux, & qu'on eſt forcé à le quiter ? Oui, on peut encore goûter quelque eſpèce de plaiſir dans cette triſte ſituation ; le ſouvenir de nos bones actions, la ſatisfaction de la conſcience, la tendreſſe de nos parens, l'eſtime du public, ſont un grand ſoulagement dans la vieilleſſe, & une conſolation, au milieu de la caducité & aux portes de la mort. On craint peu de mourir, quand on eſpére une meilleure vie. Si l'on s'écrie, qui me délivrera de ce corps de mort ! on s'écrie auſſi, *que mon ame vive, afin qu'elle te loüe*, afin qu'elle publie la ſageſſe, la puiſſance, & les bienfaits de ſon Créateur ; ſon deſir tend auſſi à déloger de cette maiſon d'argile, pour habiter des *nouveaux Cieux & cette nouvelle Terre, où la Juſtice habite.* Après

cette foible aurore, ce ſombre crépuſcule où l'on ne voit les objets qu'à travers un nuage, nôtre ame contemplera en perſpective, le grand jour de l'Eternité; elle eſpére de puiſer dans la ſource même de cette lumiére vive & pure, devant laquelle les ténèbres s'évanouïſſent.

Mais conſiderons l'home ſur cette Terre, & voïons s'il eſt dans l'impuiſſance de joüir des plaiſirs innocens & légitimes (*). Si cela étoit il faudroit acuſer la nature, qui l'auroit rendu incapable de les gouter; mais nos ſens ne ſont-ils pas flatés délicieuſement de la beauté & de la varieté des couleurs, de leur acord & de leur harmonie! Nos oreilles ſont elles inſenſibles aux ſons mélodieux des inſtrumens & de la voix! Les bones odeurs ne cauſent elles pas une ſenſation agréable à l'odorat! & le goût n'éprouve-t-il pas une ſorte de volupté à ſavourer les alimens néceſſaires à la ſubſiſtance & à la conſervation de l'home! Tout tend à

(*) La nature veut ſans doute que nous goutions les plaiſirs, puiſqu'elle les met à nôtre portée & ſous nos yeux; mais elle n'aprouve que ceux qui ſont moderés & inocens. Les plaiſirs, dit M. de FONTENELLE, ne ſont pas aſſés ſolides pour ſoufrir qu'on les aprofondiſſe. Il ne faut que les éfleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes, ſur leſquelles on eſt obligé de courrir legérement, ſans y arrêter jamais le pied.

nôtre bonheur, & le plaiſir même eſt un atrait qui nous y conduit, pourvû qu'il ſoit proportioné à nos organes, & qu'il ne les irrite, ou ne les émouſſe point, ſoit par leurs excès, ſoit par une trop longue durée. Come nos beſoins ſont bornés, il eſt juſte que les plaiſirs qui nous portent à les ſatisfaire, aient auſſi des limites, & que des plaiſirs faux & tumultueux ne gatent point ceux qui ſont doux & naturels.

Mais, dira-t-on, nos deſirs continuels montrent l'inſufiſance & l'imperfection de ces mêmes plaiſirs. Cela eſt vrai, mais come l'home eſt trés borné, tout ce qui lui apartient doit l'être auſſi, & les limites même des plaiſirs dont il jouit ſur cette terre, lui prouvent qu'il ne doit pas s'y fixer, & qu'il *eſt deſtiné* à une meilleure vie. Si nos plaiſirs *étoient* plus vifs & plus durables, on ne deſireroit rien au delà, & l'home voudroit fonder ſur cette Terre des tabernacles éternels (*).

(*) Quelle préférence ne mérite pas le ſiſtème de l'Evangile ſur celui de quelle ſecte des Philoſophes que ce ſoit! Placera-t-on, come EPICURE, la félicité dans des plaiſirs groſſiers & matériels? L'home ſelon les Stoiciens, eſt aſſujetti aux ordres du deſtin; il ne peut ni acourcir ni alonger ſa chaine; mais ſes maux pour être inévitables en ſont-ils moins douloureux; n'en ſont-ils pas au contraire plus cruels?

La nature, toûjours ſage, laiſſe quelque intervale d'un plaiſir à l'autre, pour le faire mieux ſentir ; elle a mis même la douleur pour contrepoids au plaiſir ; c'eſt ainſi que la nuit ſuccède au jour, & que l'obſcurité fait mieux briller la lumiére. Nôtre raiſon doit règler le degré & la jouïſſance du plaiſir, & ſi Dieu nous ordone d'être en joïe, c'eſt afin de nous mettre mieux en état de goûter les plaiſirs purs & inocens qu'il nous deſtine.

ERREURS *des* ESSE'ENS, *des* THERAPEUTES, *& des* DESITHE'ENS *parmi les Juifs.*

C'EST ſans doute dans la *Judée*, qu'on auroit dû trouver la vraie Réligion. Elle y étoit établie d'une façon toute particuliére, & elle diſtinguoit les Juifs par le glorieux titre de Peuple de DIEU. Mais ils avoient beau ſe vanter de la poſſéder ſeuls, combien ne l'avoient ils pas corrompu ? On ne la trouvoit plus dans ſa pureté parmi le grand nombre, & ceux qui s'arrogoient le titre de ſages, ne la conoiſſoient point du tout. Le Peuple, plongé dans une profonde ignorance, n'entendoit pas mieux que ſes Docteurs le vrai ſens des promeſſes divines, au ſujet du MESSIE. Ils atendoient plûtôt un Héros guerrier & conquérant, qu'un Sauveur, & tout le culte ſe bornoit à l'obſervation des ſacrifices & des autres préceptes de la Loi Cérémonielle. Pour montrer plus clairement le déplorable état de la Réligion, ceux qui devoient inſtruire le Peuple étoient eux mêmes diviſés en diférens partis. Les *Saducéens* nioient l'éxiſtence des eſprits, les récompenſes & les peines avenir, & s'ils ne détru-

ſoient pas tous les motifs à la vertu, & toute la honte du vice, ils étoient au moins perſuadés, qu'on ne doit les chercher que dans cette vie. Cependant leur nombre étoit ſi grand, qu'ils étoient ſouferts dans le conſeil de la Nation à *Jéruſalem*. Les *Phariſiens* ſont conus. Qui pouroit les peindre avec des traits plus forts que l'illuſtre BOSSUET (*)? Il n'eſt pas douteux qu'il ne ſe ſoit trouvé parmi les Juifs des perſones vertueuſes, qui ſe ſont opoſées aux *Phariſiens*. On ne ſe trompe peut-être pas, en imaginant que ce ſont ceux qu'on a apellé dans la ſuite *Charéens*, parcequ'ils rejettoient toutes les Traditions, pour s'en tenir uniquement à l'Ecriture Sainte. Mais ils n'ont jamais fait que le plus petit nombre. Coment un Peuple pourroit-il avoir de la Réligion, tandis que ſes Paſteurs ne ſavent pas dans quels paturages ils devroient le conduire?

On trouve encore deux autres ſectes parmi les Juifs, les *Eſſéens* & les *Thérapeutes*. A en juger par le prémier coup d'œil, on les prendroit pour les plus fidèles défenſeurs de leur Réligion; quelques uns même ont crû qu'ils étoient *Chrétiens*. Mais le prémier coup d'œil eſt trop ſouvent trompeur. Un éxamen plus éxact diſſipe le faux brillant,

(*) BOSSUET. *Introd. à l'Hiſt. Univ. I. Partie.*

qui les environe. Après lui on lira, sans se laisser surprendre, la pompeuse description que JOSEPHE & PHILON nous en ont laissée (*).

Parmi les diférentes Sectes des Juifs, dit JOSEPHE (**), *les* ESSE'ENS *sont ceux, qui se distinguent par une vie sainte, & par la plus constante amitié entr'eux. Ils fuïent les plaisirs & uniquement ocupés à éviter la tiranie des passions, ils ne cherchent que la retraite. Ils ne se marient point, mais ils adoptent les enfans des autres pour les élever à leur maniére. Ils mépriſent les richeſſes & tous leurs biens sont en comun, ce qu'ils possèdent, come ce qu'ils peuvent aquérir. Leurs vêtemens sont simples, & le plus souvent blancs. Ils éxercent l'hoſpitalité envers tous les homes. Ils n'eſt point queſtion parmi eux d'acheter, ni de vendre: Tout ce qu'ils ont, ils le partagent entr'eux. Tous les jours ils font leur prière au lever du Soleil, qu'ils regardent come une image de la Divinité; ils travaillent enſuite juſques à la cinquiéme heure. Leur travail fini, ils se lavent, se revêtent d'habits blancs, puis raſſemblés dans une maiſon, ils mangent sans tumulte, & dans le*

(*) MOSHEIM, *Inſtitut. Hiſt. Eccléſ. maj. p.* 78. BRUCKER, *Hiſtoria Philoſophiæ, T. II. p.* 112. 165. WOLFII *Bibliotheca Hebraica, p.* 11. 815.

(**) JOSEPHUS *de B. J.* 11. *c.* 12.

plus grand silence, des mets que leur Prêtre bénit: Après avoir fait leur prière pour rendre graces à DIEU *de ses faveurs, ils retournent au travail, & le repas du soir se passe come celui du matin. Ils n'entreprennent rien sans les ordres de leurs Chefs, excepté qu'ils secourent les pauvres & les malheureux, sans qu'on les en prie. Ils sont moderés dans la colère, fidéles, pacifiques; aussi exacts observateurs de leur parole, que s'ils avoient prêté un serment solennel, ils regardent come un menteur, celui que l'on ne peut pas croire, s'il ne prend pas* DIEU *à témoin. Ceux qui veulent entrer dans leur Secte, doivent être éprouvés pendant un an.*

(*) Telles sont leurs mœurs. Passons maintenant à leur Doctrine.

Selon eux les Corps sont périssables, mais les Esprits, formés de l'*éther* le plus subtil sont immortels, & ce n'est qu'à cause de leur atachement à la matiére, qu'ils sont enfermés dans les corps, come dans une prison. De ces principes découlent immédiatement ces conséquences, qu'il faut mener une vie retirée, & uniquement occupé de la contemplation, éviter le mariage, & mortifier son corps. De là suit encore une autre propos-

(*) JOSEPHUS *de bello Judaico L. II. c.* 8. MOSHEIM. *Dissertationes Ecclesiasticæ, T. I. p.* 595.

tion, qu'il n'y a aucune réſurrection des Corps à atendre. Les Eſprits, une fois délivrés de leurs liens, ſe réjouïſſent d'abord d'être enfin afranchis d'un ſi long eſclavage. Après quoi ils s'élèvent dans les airs. Cet unique principe, tiré de la Philoſophie de PLATON, ou plûtôt de celle des *Orientaux*, montre aſſés que la ſainteté de leur morale, n'eſt pas d'un ſi grand prix, qu'elle le paroit d'abord; ces préjugés leur faiſoient abhorrer les ſacrifices ſanglans, preſcrits par la Loi, bien qu'ils obſervaſſent réligieuſement le *Sabat*, & les autres Ordonances de cette nature. Pour ſe mettre à leur aiſe à cet égard, ils avoient recours à je ne ſais quel ſens miſtique, qu'ils atribuoient aux Loix Lévitiques, & delà vint encore la funeſte méthode d'expliquer tout allégoriquement.

On n'a pas un jugement plus favorable à porter ſur les *Thérapeutes*, & les *Thérapeutides*, qui ſe trouvoient pour la plûpart aux environs d'*Aléxandrie*. Cette Secte eſt plûtôt la Sœur que la Fille de celle des *Eſſéens*. Il eſt incertain s'ils ont tiré leur nom d'un culte, qui leur étoit particulier, ou de leur expérience dans la médecine; mais il eſt inconteſtable, qu'ils étoient plus fanatiques que les *Eſſéens*. *Ceux qui ſe conſacrent à ce genre de vie*, dit PHILON (*), *le font de leur*

(*) PHILO *de vita contemplativa.*

propre mouvement. Ils s'abandonent à une vie entiérement contemplative, come s'ils étoient ſaiſis d'un enthouſiaſme divin.

Leurs principes étoient les mêmes que ceux des ESSE'ENS. Ils ne ſe diſtinguoient d'eux en quelque façon que par la maniére dont ils tenoient leurs aſſemblées.

On voit par là, ſans qu'il ſoit beſoin de beaucoup de réfléxions, que du tems de JESUS-CHRIST & de ſes APÔTRES, on ignoroit entiérement le véritable chemin, qui conduit à la perfection & à la comunion intime avec DIEU, parce qu'on avoit oublié la ſource de la corruption de l'home. C'étoit une Doctrine inconüe dans tous ces tems là, que de dire que les homes avoient beſoin d'un Sauveur ſpirituel. Cependant chaque Juif auroit dû apercevoir, que toute la ſainteté de ces Sectes, conſiſtoit dans l'oubli, ou même la deſtruction totale du Corps. Une telle ſainteté, ſi elle étoit indiſpenſable pour parvenir au bonheur, dépeupleroit bientôt l'univers & détruiroit l'eſpèce humaine. Quelle différence entre cette Morale & celle de JESUS-CHRIST! Elle eſt propre à tous les Membres de la Société, quel que ſoit d'ailleurs leur rang & leur vocation. On peut être Chrétien au milieu du tumulte des grandes villes, & dans la ſolitude des déſerts. Il eſt poſſible de ſervir DIEU, ſans être ni fainéant, ni fanatique.

fanatiques. Le corps peut être une demeure trés comode pour nôtre ame, pourvû qu'elle n'en faſſe pas elle même ſa priſon, en abandonant l'empire qu'elle doit avoir ſur lui. Il eſt permis de prendre ſoin de ce corps, en uſant avec gratitude des préſens du Créateur, & il n'eſt pas beſoin de l'afoiblir, ni de le détruire, pourvû qu'on ne l'acoutume pas à la diſſolution.

(*) Toutes ces Sectes ſont fort anciennes, puiſqu'on croit en apercevoir des traces juſques dans ce tems, où la *Paleſtine* fut expoſée aux ravages des *Babyloniens* & des *Aſſyriens*. Il eſt probable qu'alors, pluſieurs Juifs ſe retirerent dans les déſerts de la *Sirie* & l'*Arabie*, pour ſe ſouſtraire aux fureurs de la guerre. Là, privés de leur Temple, ils ne pouvoient plus obſerver la plûpart des cérémonies preſcrites par la Loi de MOISE, & il leur fut bien facile de ſe perſuader, qu'il ſufiroit de ſervir DIEU avec un cœur pur & ſincere & qu'il n'étoit beſoin, ni de ſacrifices, ni d'autels, ni de Prêtres. La ſolitude & le goût qu'ils prirent inſenſiblement pour la Doctrine des *Egiptiens*, parmi leſquels ils vivoient, pût fortifier cette opinion. Peu à peu leur Réligion prit une nouvelle forme, & bientôt on pût dire qu'ils n'étoient ni Juifs, ni Païens.

C

(*) MOSHEIM. *Inſtit. H: E: maj. p.* 81.

(*) Il paroit que DOSITHE'E, qui ſe donoit pour le MESSIE, dans les comencemens du Chriſtianiſme, étoit de la Secte des ESSE'ENS. Come il ne trouva pas des partiſans parmi les Juifs, il ſe tourna du côté des Samaritains. Mais quoiqu'il réuſſit à ſe former un parti, ſa fin n'en fut pas moins tragique. Il rejettoit les Prophètes de l'Ancien Teſtament. Come il vouloit être le MESSIE, il falſifioit les Ecrits de MOISE, & il avoit en particulier une haine implacable contre JUDAS, celui des fils de JACOB, dont le Rédempteur du monde devoit deſcendre. Il nioit la réſurrection des Corps, & il éxigeoit de ſes Diſciples une vie auſſi ſombre & auſſi auſtère, que celle des ESSE'ENS. On trouvoit encore de ſes Sectateurs en *Egypte* dans le VIme. Siécle.

On peut bien s'imaginer que ces dogmes des ESSE'ENS, des THERAPEUTES & des DOSITHE'ENS ont eû avec le tems quelqu'influence ſur ceux de la Réligion Chrétienne. On ignore quelle a été la durée de ces Sectes. Peut être ſe ſont-elles conſervées pendant bien long-tems, & cela eſt plus probable des THERAPEUTES d'*Egypte*, que des ESSE'ENS. Pluſieurs de leurs ſucceſſeurs devinrent Chré-

(*) MOSHEIM *Inſt. H. E. Maj.* 376. *ſeq:*

tiens. On ſait que dès les comencemens de la prédication de l'Evangile, un grand nombre des habitans d'*Alexandrie* ſe convertirent à la Réligion Chrétienne. Si les Juifs Phariſiens, trop atachés à leurs Traditions & à l'obſervation des coutumes Lévitiques eurent tant de peines à vaincre leurs préjugés, les Juifs fanatiques auront pû beaucoup plus dificilement ſe déterminer à abandoner des dogmes, qui avoient tant de raport avec ceux du Chriſtianiſme. L'Evangile parle ſi ſouvent du renoncement à ſoi même, & de la mortification de la chair: A quoi l'home peut il renoncer, ſi ce n'eſt à ſon corps? Et cette chair, qu'il doit mortifier, que ſera ce autre choſe que ce même corps? Enfin coment peut-il mieux y réuſſir, que par une vie auſtère & mortifiée? C'eſt ainſi qu'il eſt bien facile aux homes de ſauver des préjugés enracinés depuis longtems dans leurs cœurs?

CASSIEN (*) nous raporte, que déja du tems de l'Evangeliſte ST. MARC, qui doit avoir fondé l'Egliſe d'*Alexandrie*, & qui la gouverna pendant pluſieurs années, il y avoit un grand nombre de Chrétiens qui, animés du deſir de mener une vie plus par-

(*) CASSIEN *Inſtit. II. c.* 5. EUSEB. II. *hiſt. c.* 24.

faite ſe retirérent dans la ſolitude, aux environs de cette ville; que là, uniquement ocupés à la priére, à la méditation des Ecritures, & au travail des mains, ils ne prenoient aucune nourriture avant le coucher du Soleil. Cette narration ne paroit pas deſtituée de fondement, & on ne doit pas tout à fait l'enviſager come l'invention d'un home, qui n'étoit pas ſi ſcrupuleux, quand il s'agiſſoit de relever la gloire de ſon Ordre. Ces Chrétiens étoient aparemment des THERAPEUTES, car la façon de vivre que CASSIEN leur atribüe a beaucoup de raport avec celle de ces Sectaires. Mais on eſt bien éloigné d'en pouvoir conclure avec quelque fondement, que la vie ſolitaire ait été établie par les Apôtres. Il ſuit ſeulement de là, que les principes qui ont déterminés les Chrétiens des Siécles ſuivans à embraſſer ce genre de vie, remontent juſques à la plus haute antiquité.

Les erreurs de ces Sectes furent étendües & confirmées par les GNOSTIQUES, lorſqu'ils comencérent à défigurer quelques-unes des vérités de la Réligion par les rèveries de la Philoſophie Orientale. Une legére conoiſſance de l'Eſprit humain ſufit pour nous aprendre, que la vérité n'eſt ſouvent pour nous qu'une erreur généralement reçüe.

AVIS.

D'un Gentilhome à ſes Confréres.

POurquoi ne ſeroit-il pas permis à un Citoien de comuniquer des penſées utiles, lorſque l'on occupe les preſſes à des ouvrages, frivoles ou dangereux? Intimément perſuadé, que ce que je vais dire & que j'adreſſe directemeut aux Gentilhomes mes confréres, pourroit arrêter le cours d'un grand déſordre, je l'expoſerai avec l'aſſurance & la noble franchiſe qu'inſpire la bonté de la cauſe que l'on ſoutient. J'ai l'honeur d'être d'une Famille diſtinguée par ſa naiſſance & par les ſervices que mes Ancêtres ont rendus à l'Etat; les marques d'afection que le Souverain nous a données en diferens tems ſe conſervent précieuſement dans nôtre maiſon, come des monumens autentiques de ſa bénéficence & de nôtre zèle. La profonde paix dont nous jouiſſons & la proſperité afermie du gouvernement ſous lequel nous avons le bonheur de vivre, ne nous aiant pas permis de doner conſtamment ces preuves parlantes de nôtre amour pour notre Prince, nôtre Famille, come la plûpart des autres Familles nobles, a beaucoup perdu de ſon ancien luſtre. Je gé-

mis d'être obligé de paſſer mes jours dans l'inaction du ſéjour de la Campagne, & dans les momens de loiſir que la ſolitude procure, j'ai coutume de rever utilement ſur ce qui pouroit contribuer au bonheur de ma Patrie, & je ſouhaite en particulier trés ardemment de tirer la Nobleſſe de ce Païs, de l'état de langueur & d'inaction où elle croupit depuis longtems. J'ai fait ſur ce dernier ſujet un grand nombre de projets, que je comuniquerai peut être un jour, pour peu que j'y apercoive d'utilité, & je me propoſe d'en expoſer un, que la circonſtance qui va ſuivre, a fait naitre dans mon eſprit Hier matin je me rendis dans l'Egliſe, ſelon ma coutume, pour adorer le Créateur du monde & pour m'entretenir dans le ſentiment de ma dépendance abſolüe envers ce grand Etre. A la place du Paſteur ordinaire, je trouvai en chaire un jeune inconu, & ſans me prévenir contre ſa jeuneſſe, je me diſpoſai à l'écouter docilement, par la penſée que c'étoit l'Arbitre de mes jours que je venois ſervir, & qu'il pouvoit emploïer l'organe qu'il lui plairoit pour m'intimer ſes ordres. Quelque penchant que j'euſſe à me recueillir, ce jeune home n'y contribua point. Son air groſſier, ſa phiſionomie rebutante, ſon ton guindé, ſa prononciation vicieuſe, ſon langage trivial me révoltérent. Je cherchai vainement dans ſon action ces beaux
uvemens, que les véritables Serviteurs de

Dieu ſavent ſi bien mènager pour ſoutenir l'atention de leurs auditeurs, & je ſortis de l'Egliſe trés mal édifié. Un habitant de mon hameau m'aborda ſur le chemin, & me dit d'un air trés indigné, n'avés vous pas reconu ce nouveau Prédicateur? Et come je l'aurois qu'il m'étoit inconu, c'eſt le fils de vôtre voiſin le labourer Maitre PIERRE, qui doit être conſacré au prémier jour. Ne trouvés vous pas, ajouta-t-il, que le bon home auroit bien mieux fait de laiſſer conduire la charrue à ſon fils, que d'avoir mangé la moitié de ſon bien pour n'en faire qu'un ſot.

Ces paroles me frapérent, & rentré chés moi, elles me conduiſirent a déplorer l'état du Miniſtere dans nôtre Pais & à rever aux moiens de rendre les Miniſtres plus reſpectés & par conſéquent la Religion plus floriſſante & la Societé plus heureuſe: Car l'on ne ſauroit douter que la grande ſource des déſordres qui infectent nôtre Pais, c'eſt le peu de Réligion que l'on aperçoit dans tous les ordres. Ce langage & cette réflexion fraperont dans la bouche d'un Gentilhome Cependant l'on m'avoüera que les Magiſtrats ne penſent qu'aux diverſes branches de la politique, que les Philoſophes n'admirent que les variétés de la nature, les Savans ſe concentrent dans quelque ſcience particuliere & les gens du monde ne penſent qu'à leurs plaiſirs. Il n'y a

rien de plus rare aujourd'hui, que de voir une perſone qui conſerve des ſentimens de Réligion, & qui ſe plaiſe à en faire des actes ; car ſi dans les campagnes il reſte encore quelque décence à ce ſujet, on m'aſſure que dans les Villes il n'y en a pas l'ombre & je ne conois point d'objet plus digne de l'atention de ceux qui pouroient y aporter du remède. On m'écrit de la Ville voiſine, en réponſe à quelques queſtions que j'avois faites à ce ſujet, que, hormis les jours de fête, où les Egliſes ſont un peu mieux remplies, des vaſes qui contiendroient plus de deux ou trois mille ames, ne renferment pas plus à l'ordinaire d'une centaine de perſones de la lie du peuple. Quel afreux déſordre! Puiſque chacun convient que les Exercices publics ſont le plus ferme ſoutien de la Réligion, & que ſans celle-ci la Societé deviendroit bientôt un repaire de bêtes féroces, je ne conçois pas pourquoi l'on s'endort à ce ſujet & l'on n'emploïe pas les moïens que le Souverain fournit pour y rémédier. Quand une maladie contagieuſe fait du ravage, les Médecins en cherchent les cauſes, & y apliquent des remèdes, les Médecins des ames doivent donc craindre ici d'être acuſés de négligence & de prévarication, & montrer par leurs éforts redoublés qu'ils ne ſe réjouiſſent point de cette déſertion des aſſemblées de piété. Dans l'atente que leur zèle ſe ranime, & que nos Peuples ſortent de

leur létargie, malheureux fruit des heureuſes années que la Providence nous envoie, voici quelques idées qui me ſont venues dans l'eſprit à ce ſujet.

Il me ſemble qu'un des moïens de rendre la Réligion reſpectable ſeroit de procurer de la conſideration à ſes Miniſtres. Si les Peuples étoient bien intentionés, les lumiéres des Paſteurs & les vertus de leur état devroient être les ſeuls titres légitimes, qui procuraſſent cette conſideration, car pourquoi les Miniſtres n'auroient-il pas lieu d'eſpérer en leur faveur, ce qui ſe rencontre dans toutes les autres profeſſions; il n'y en a aucune de mépriſable en elle même come on ſait, & un brave Oficier, un habile Médecin, un ſavant Magiſtrat ſont avantageuſement diſtingués de la foule. Pourquoi donc un Paſteur éclairé, pieux, vigilant à remplir ſes devoirs n'eſt-il pas honoré de tout le monde? On ne s'aperçoit que trop, qu'il ſufit d'être de baſſe naiſſance, ou privé des biens de la fortune, pour qu'on doive s'atendre aux mépris injuſtes dont la roture & la pauvreté ne ſont que trop acablées. Si les talens ſeuls & les bones intentions ſufiſoient pour rendre un Paſteur honoré, je ne penſe pas qu'il dût y avoir au Monde, un Clergé plus reſpecté que le nôtre, puiſqu'à parler en général, il ne paroit manquer ni de lumiéres, ni de bones diſpoſitions. Mon Paſteur en particulier eſt mon meil-

leur ami; je dépose avec confiance mes chagrins dans son sein, & ses lumineuses reflexions sont toûjours pour moi une ressource assurée. Mais puisque les peuples n'ont pas le coup d'œil assés net, pour démêler le mérite au travers des préjugés que la roture & la pauvreté inspirent, il faudroit trouver quelque expédient qui soulageat la foiblesse de sa vüe & qui l'atachat à ses Conducteurs spirituels par les liens de la consideration & du respect. Il y a longtems qu'on a dit, que la Réformation a privé les Pasteurs de l'autorité que les richesses donent, mais elle ne s'est pas proposée de les faire croupir dans la pauvreté. Elle a pourvû a leur subsistance honête par le moien de pensions que l'on a fondées en leur faveur. Il est vrai qu'a la longue tout est devenu sur un pié différent: Le prodigieux changement qui est survenu aux prix de toutes les choses nécessaires à la vie, n'a point amené de variation dans ces pensions, & fait que ceux qui sont sans patrimoine, sont forcés de vivre dans la privation de bien des comodités, ou de contracter des dettes. On ne sauroit après cela s'étoner, si dans un siécle où le luxe a si fort multiplié les besoins de la vie, l'on sent plus que jamais le peu d'avantage que le Ministère procure. La longue carriére d'étude qu'il faut fournir pour y arriver rebute de cet Etat; les sciences sont négligées & les Académies désertes. Pour peu

qu'un jeune home ait de patrimoine, il en préfére la culture, à tous les embaras des études, & à tous les aſſujettiſſemens de la vie paſtorale. Quelques conſiderables que les bénéfices écléſiaſtiques ſemblent a nous autres Laïques, c'eſt un fait conſtant, qu'ils n'ont pas aſſés d'atraits pour le plus grand nombre, puiſqu'on ſe dégoute du Miniſtére. Quand on y penſe bien, en éfet, qui voudroit manger une partie de ſon bien, à faire un aprentiſſage trés pénible de trente cinq ou quarante ans, pour obtenir alors une penſion, qui ne pourvoit qu'à une partie des beſoins, à la charge de s'éloigner du lieu de ſa naiſſance, de ſes parens, de ſes afaires, & de remplir, parmi des inconus, des devoirs trés pénibles, auxquels il faut ſe conſacrer tout entier, ſans prévoir ce que ſes enfans deviendront un jour. Plus je réfléchis là deſſus, & plus je me perſuade que l'on manquera bientôt de bons Miniſtres & que ce mal entrainera des conſéquences très facheuſes.

J'ai donc crû, que ne pouvant contribuer par moi même à l'augmentation des penſions de nos Paſteurs, & n'aiant point de leçon à doner à mes Supérieurs, il étoit de mon devoir, en qualité de Citoïen, de prendre l'autre moien qui ſe préſente naturellement, après tout ce que j'ai dit, ſavoir d'inviter les perſones de condition à réfléchir ſérieuſement ſur les dangers dont j'ai fait mention. La No-

bleſſe à toûjours été une reſſource ſolide dans les beſoins de l'Etat ; l'élevation de ſes ſentimens la porte à ſe ſacrifier dans l'ocaſion pour le ſoutien de la Patrie. Des préjugés injuſtes l'ont éloignée juſqu'ici d'un état très reſpectable ; cet état s'avilit par l'abandon, qui ſemble en être fait dans notre Pais aux derniers ordres de la Société ; les laboureurs laiſſeront bientôt les terres ſans culture & les artiſans quiteront leurs tabliers pour devenir de mauvais Paſteurs. Si donc nous n'avons pas dégéneré des vertus de nos Ancêtres, ſi leur ſang noble circule encore dans nos veines, nous acourrons au ſecours de nôtre chère Patrie à la vüe de ce danger. Nous ne ſomes pas apellés dans ces heureux tems à montrer nôtre bravoure dans les périls de la guerre, nos fonds s'épuiſent dans l'inaction où nous vivons, l'ennui nous ronge dans nos ſolitudes, & la Patrie reclame depuis long-tems & atend de nous des ſervices que nous ne penſons point à lui rendre. Je ne conois point de meilleur moïen de relever nôtre ancien luſtre, dans un Pais où la Nobleſſe n'eſt conſiderée, que lorſqu'elle eſt utile, que de venir promtement au ſecours de l'Egliſe languiſſante, de rétablir le Culte de ſes Autels par les reſpects que la naiſſance, jointe aux lumiéres & aux vertus, procureroit à ſes Miniſtres, & de ſubſtituer à la vaine Idole de

l'honeur, les principes ſolides d'une piété véritable. Ce n'eſt pas que je vouluſſe que tous les Gentilshomes vouaſſent leurs enfans à l'Autel; mais je ſouhaiterois que chaque Famille diſtinguée fournit un ſujet à l'Egliſe. Je vous en conjure donc, mes chers Compatriotes, & s'il vous reſtoit quelque ſcrupule, comuniqués les librement pour me procurer la gloire de les vain.re. Je m'engage à vous doner l'exemple, come vous ne manquerés pas de l'aprendre bientôt, & pourquoi n'ouvririons nous pas les yeux ſur les préjugés impertinens qui nous éloignent de cette ſainte Vocation, lorſque ces préjugés ſont particuliers à nôtre Pais & que dans tous les autres on ſe fait un honeur de conſacrer ſes enfans au ſervice de l'Egliſe. Je prévois l'objection que l'on pourra me propoſer, c'eſt que la modicité de nos bénéfices favoriſe peu l'ambition & l'avarice, & que ſi nous avions de gros Evêchés où de riches Abaies, nôtre Nobleſſe s'empreſſeroit à les rechercher avec ardeur. Eh quoi donc! dans un ordre où la généroſité des ſentimens eſt auſſi diſtinguée que la naiſſance, dans un ordre où l'interet n'a jamais remplacé l'honeur, la modicité du revenu ſeroit elle une raiſon ſufiſante, pour nous empêcher de prévenir la ruine de l'Etat, en nous conſacrant au ſervice de la Réligion & de l'Egliſe?

EXAMEN

De de cette Queſtion.

Quel eſt le plus heureux, ou le ſot, ou l'home d'eſprit!

CETTE Queſtion ne paroit pas d'abord un problême: Il ſemble du moins que ſa ſolution eſt facile & naturelle. Quoi, dira-t-on, le ſort de l'home d'eſprit n'eſt-il pas plus fortuné que celui d'un ſot? Pour répondre à cette demande ne ſufit-il pas de les comparer l'un à l'autre? Combien de reſſources l'home d'eſprit ne trouve-t-il pas en lui même! Il jouit, en quelque ſorte, de toute la nature; on ſe félicite de le voir & de l'entendre; au lieu que le ſot eſt expoſé aux langueurs de l'ennui, & à la honte du mépris; il eſt le joüet de ſes propres amis, & la dupe de ceux qui ont la mauvaiſe foi de le tromper & de le ſéduire. J'en conviens; malgré cela, ſi l'on conſidére atentivement la condition de l'un & de l'autre, on trouvera que celle du ſot, je veux dire d'un Home d'un eſprit peſant & borné, eſt préférable à celle d'un Home

d'un eſprit fin, pénétrant & étendu. Venons aux preuves (*).

On ne peut nier qu'un Génie ſupérieur, qui conoit ſes forces, & l'étendüe de ſes conoiſſances n'aille ſouvent trop loin, & au delà du but. Come il ne ſe défie point de ſes lumiéres il ne prend conſeil de perſone, il ſe regarde come infaillible, & s'entête de ſes opinions, come ſi elles étoient certaines & évidentes, quelques fauſſes qu'elles ſoient; ferme & opiniatre dans ſes ſentimens, il n'a pas la docilité de ſe rendre à l'évidence quand on la lui montrer. L'Eſprit qu'il veut avoir fait tort à celui qu'il a.

Le Génie le plus ſupérieur a ſes bornes (**), mais il eſt rare qu'il les conoiſſe, & qu'il n'en ſorte point; on veut raiſoner ſur tout, & come il eſt impoſſible que le même Home ait

(*) Les vües d'un eſprit borne ſont moins étendües, mais par là méme elles ſont plus ſûres; ſes projets ſont moins grands & moins compliqués, mais l'éxécution en eſt plus courte & plus facile. Le ſot ſe croit toûjours bien, parce qu'il n'eſpére pas d'être mieux.

(**) Il faut ſi peut de choſe pour faire un ſot d'un home d'eſprit, qu'on ne peut pas ſe glorifier de ce titre; le moindre derangement dans le cerveau, peut faire tomber le plus beau génie dans l'imbécilité. Mettés l'ame de VOLTAIRE dans le cerveau d'un *Huron*, par ce déplacement vous en ferés un ſauvage groſſier & feroce.

également étudié tous les Arts & toutes les Sciences, & que la ſphère de l'Eſprit humain ne peut y ſufire, il n'eſt pas ſurprenant qu'on s'égare ſur ce qui n'eſt pas à nôtre portée, & dans le cercle étroit de nos connoiſſances. Le plus habile Géomètre ſera un médiocre Poëte, ou un Orateur ſubalterne. Une Science en exclut preſque toûjours une autre; parce que chacune d'elles à ſon génie & ſon caractère diſtinctifs, qui ne permet pas qu'elle anticipe l'une ſur l'autre, & qu'elles ſe réuniſſent. M. de FONTENELLE, qui eſt peut être celui de tous les Ecrivains qui a ſû allier un plus grand nombre de connoiſſances, auroit été plus loin, ſoit dans les Mathématiques, ſoit dans la Poeſie, s'il s'étoit borné à cultiver un ſeul Art, & le grand NEUTON n'a pas réuſſi, lors qu'il eſt ſorti des limites de la Philoſophie, & qu'il a voulu devenir Théologien.

L'home d'eſprit à force de méditer, & de vouloir ſubtiliſer s'égare dans un dédale d'opinions fauſſes, incertaines, ou frivoles: Il uſe ſes organes à chercher ce qu'il ne trouve point. Pour ſortir de ce Labyrinthe la Raiſon ne lui ofre qu'un fil foible & fragile.

Il n'arrive que trop que chercher à conoitre,
N'eſt hélas qu'aprendre à douter (*).

Mais répondons plus préciſément à cette Queſtion, & voions ſi l'home d'eſprit eſt véritablement plus heureux que le ſot. Il voit, il entend, il ſent mieux que le ſot, rien n'eſt plus vrai : Mais cela même eſt un mal. Combien y a-t-il de choſes, qu'il conviendroit de ne voir, ni de n'entendre ! Un ſentiment vif & délicat eſt-il un bien. Il eſt certain qu'il groſſit & qu'il multiplie les maux. L'home d'eſprit s'il n'en a pas de réels, s'en fait d'imaginaires. Il done entrée dans ſon cœur à toutes les calamités de la vie : Il les voit, il les craint avant qu'elles arrivent ; il forme lui même les nuages, & les vents qui le troublent & qui l'agitent. Come il s'eſtime beaucoup, il ne croit jamais être aſſés conſideré des autres. Il ſent avec amertume les avantages qu'ils ont ſur lui, & cette

(*) L'home d'un eſprit borné ne ſubtiliſe point ſur l'ordre & la néceſſité de ſes devoirs ;

Il ne ſe tend point à lui même,
Le piége d'un adroit ſyſtème,
Pour ſe cacher la Vérité ;
Le crime à ſes yeux paroit crime,
Et jamais rien d'illégitime,
Chés lui n'a pris l'air d'équité.

vüe le mortifie: Encore s'il pouvoit les aquerir; mais il y a des conoiſſances & des talens, qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de poſſéder. A l'égard des richeſſes, dont l'expérience lui fait apercevoir l'uſage & l'utilité, il lui eſt trés dificile de les obtenir; il faudroit pour cela, qu'il changeat de tour d'eſprit, de penchant & de caractère; il faudroit pour ſe les procurer, entrer dans de petits détails qu'il mépriſe, pénétrer & ſuivre des routes qu'il ne conoit point; écarter des concurrens, plus actifs & plus habiles que lui: Que d'obſtacles à ſurmonter, & coment les vaincre, ſi l'on ne comence de bone heure, à aimer l'or & l'argent & à ſe les propoſer pour le but de ſes recheroches, & de ſes travaux?

Si l'home d'eſprit n'eſt pas propre à devenir riche, il ne l'eſt guères plus à parvenir aux honeurs & aux dignités. Sans prétentions & ſans cabale, il ne veut pas devoir à l'intrigue, ce qu'on refuſeroit à ſon mérite; amoureux de ſon repos, il ne veut pas le ſacrifier au Public, lors qu'il croit que ſes concurens peuvent le ſervir auſſi bien, & mieux que lui. Il préfére la gloire de s'inſtruire à celle d'aquerir des honeurs & des dignités. L'éxemple de DEMOSTHENES & de CICERON, qui furent des victimes qu'immola l'ambition, rend l'home d'eſprit plus réſervé, & plus porté à s'éloigner d'un grand théatre, où les

talens ſupérieurs ſont dangereux & funeſtes: OVIDE, & BUSSI RABUTIN firent une triſte preuve de cette vérité.

L'home d'eſprit eſt ſans ceſſe expoſé aux traits & à la malignité de l'envie; on ne lui pardone rien, on prête aux plus belles actions des intentions mauvaiſes, & l'on veut que ſes défauts éclipſent ſes vertus. Les riches le redoutent parce que ſon génie l'élève au deſſus d'eux: Les ambitieux l'éloignent, parce qu'ils craignent ſon diſcernement & ſa pénétration; ſa modeſtie fait la cenſure de leur orgueil. Le peuple le mépriſe, parce qu'il n'eſt pas capable de conoitre ſon prix & de ſentir ce qu'il vaut.

Le ſot, au contraire fait ſon chemin, ſans que rien l'arrête. Il n'a ni conçureus, ni rivaux, ni envieux; on lui tient même compte de ſon ignorance, qui le met au nivau de la multitude: Il en goûte en paix les fruits; rien ne trouble ſon ſomeil, ni n'altére ſa ſanté; il jouit du préſent, ſans rapeller le paſſé & ſans craindre l'avenir. Son amour propre ne lutte jamais contre celui de perſone, & il les ſoulage d'une ſupériorité qui les bleſſe. Pourvû que le Soleil faſſe naitre & meurir ſes fleurs & ſes fruits, il ne s'embaraſſe pas d'où lui vient ſa chaleur, & quelle eſt ſa diſtance de la Terre: Enfin, ſi

l'home d'eſprit n'eſt pas un animal dépravé, come le dit le fameux ROUSSEAU, il n'eſt pas du moins le plus fortuné. La Nature a deſtiné l'home à vivre, & à être ſociable; s'il veut aller au delà, & devenir ſavant & home d'eſprit, elle lui fait paier aſſés cher cet avantage. Il ſent toûjours plus vivement ce qui lui manque, que ce qu'il poſſède, & ſon eſprit eſt ſouvent l'inſtrument de ſon infortune.

REPONSE

A deux Queſtions, propoſées dans le Journal Helvétique de Novembre 1761. pag. 762.

Ire. QUESTION.

Dans l'home tel qu'il eſt, ce qui paroit un mal, Produiroit-il un bien, dans l'ordre général?

CETTE idée, qui eſt je crois de POPE, eſt-elle vraie, & coment peut-on la démontrer? C'eſt ce que je me propoſe d'éxaminer, d'une maniére trés ſuccinte. Come on ne peut répondre à cette Queſtion que par des faits, c'eſt auſſi de ce moïen que je me ſervirai: Mes preuves ſeront d'abord tirées des événemens, qui ne dépendent point des Homes, mais du Créateur qui les dirige ſelon les Loix générales & phiſiques, qu'il a établies; tels ſont les orages, qui font perdre au laboureur l'eſpérance d'une moiſſon abondante, & à la terre les richeſſes dont elle étoit ornée: Mais ces tempêtes, qui font un mal particulier, produiſent un bien général; elles purifient l'air, détruiſent les inſectes, font fermenter les ſucs renfermés dans le ſein de la

terre, pouſſent la ſève de la racine des Plantes, juſques dans les rameaux les plus déliés; les pluies rempliſſent d'eau les citernes, humectent un terrain deſſeché par l'ardeur du Soleil, & contribuent au rafraichiſſement de l'air, à la ſanté de l'home, & à lui doner enſuite un ſpectacle plus agréable, par la verdure & les fleurs, que les pluies font éclore, & qu'elles entretiennent.

A l'égard des événemens, auxquels les homes ont plus de part, quoi qu'ils ſoient également l'ouvrage de la Providence, on verra encore que le mal particulier peut cauſer un bien général. Il eſt certain, que la Guerre eſt un mal, mais elle produit cependant un bien; elle purge la Terre d'une infinité de vagabonds & de fainéans, qui en ſeroient la honte & le fléau. Les Guerres civiles mêmes ſi funeſtes, dévelopent de grands talens, manifeſtent le zèle pour la Patrie & l'amour pour la liberté. La Suiſſe oprimée par des Tirans doit à la Guerre la proſpérité dont elle jouit. LUCAIN dit, par une baſſe flaterie, que le ſang des Romains répandu dans les Guerres Civiles n'a pas paié trop cher le règne de NERON. Mais l'empire de ce monſtre amena les règnes fortunés des TITUS, des TRAJAN, & des ANTONIN. *Tout eſt bien.*

Tout eſt lié dans le ſiſtème du monde,

par une chaine inviſible dont Dieu tient le fil. Le Moral & le Phiſique influent réciproquément l'un ſur l'autre ; mais le Créateur tient la balance, & empêche que l'équilibre ne ſoit dérangé, ou rompu. Il maintient l'ordre & l'harmonie entre les Corps & les Eſprits, par ſa puiſſance & ſa ſageſſe.

Ce qui paroit un mal, eſt ſouvent un bien, ou peut le devenir. Il ne faut pas juger ſur les aparences ; la vue de l'home eſt trop courte pour voir toutes les faces d'un grand Edifice ; come ſon Eſprit eſt fort borné, il n'aperçoit guères que les dehors & la ſurface de l'objet qu'il éxamine, leur étendüe & leur profondeur lui échapent, & il ne peut porter qu'un jugement incertain, ou erroné, lorſqu'il décide du tout, par une petite partie ? Pour conoitre le prix d'un Tableau, il faut en étudier l'ordonance, & en voir l'enſemble ; & pour juger de l'harmonie des couleurs, ou des ſons, il faut éxaminer leur combinaiſon, leurs nuances & leur mélange. Il en eſt de même de l'univers ; il eſt trop vaſte pour être à la portée de l'home, qui eſt ſi limité. Le Créateur ſeul, qui le conoit parfaitement, puiſqu'il eſt ſon ouvrage, ſait que chaque partie eſt faite pour le tout, & qu'il y a entr'elles & lui un acord & une coreſpondance qui en font la force & la beauté.

Plus on entre dans le détail, ſoit en con

templant les œuvres de la nature, ſoit en en éxaminant les cauſes, & les éfets qu'elles produiſent, plus on trouve que cette propoſition n'eſt rien moins qu'un paradoxe, & qu'elle a toute la vérité & l'évidence dont elle eſt ſuſceptible; on l'a déja montré par la ſuite de quelques événemens; il ſeroit fort aiſé de les multiplier, ſi l'on ne craignoit de ſe trop étendre: On feroit voir par éxemple que la priſe de Conſtantinople, dont MAHOMET III. fit la conquête, en 1453. fut un bien pour l'Europe entiére, quoi qu'elle parût d'abord un trés grand mal. Les Grecs forcés de ſortir de cette Capitale, cherchérent un azile dans l'Italie, & y portérent le goût des Arts & des Sciences, qui dès là ſe répandit dans tous les Etats voiſins. Il en fut de même de la révocation de l'*Edit de Nantes*; les François réformés, perſécutés dans leur Patrie, ſe réfugiérent par tout où l'on voulut les recevoir & les protèger; & ils païérent généreuſement la protection qu'on leur acorda par leur induſtrie, leur travail, & l'établiſſement des Manufactures, qui ornérent & enrichirent le lieu qu'ils avoient choiſi pour leur domicile. Le malheur de quelques particuliers fut ainſi la ſource du bien général.

Si du profane il étoit permis de paſſer à un événement auguſte & ſacré, ne pourroit-

on pas dire que la mort du Sauveur & la perſécution que les Juifs firent à ſes Diſciples, devint une ſource pure & abondante des biens ſpirituels, que la Providence répandit ſur les homes. La lumiére naquit en quelque ſorte du ſein des ténebres ; ce qui engagea un célèbre Prédicateur à s'écrier ; *Eſprit humain ne te feras-tu point juſtice ! Ne conoitras-tu jamais ta foibleſſe !. & pour la conoitre ne te conſulteras tu point toi même, & ta propre Raiſon !*

A Dieu ne plaiſe, Seigneur, que j'oſe m'ingerer dans des ſecrets qui me ſont aprèſent inconus. En voulant contempler vôtre Majeſté, je m'expoſerois à être acablé du poids de vôtre gloire. Mais cet heureux jour viendra où j'entrerai dans vôtre Sanctuaire éternel, & où vos œuvres magnifiques paroitront dans tout leur éclat.

II. QUESTION.

Un cœur modeſte & droit fait la vraie opulence,
Et la vertu vaut mieux qu'une illuſtre naiſſance.

On demande, *d'où vient que les honeurs & les richeſſes inſpirent ordinairement plus d'orgueil, de fierté, & de hauteur à un Home né dans l'obſcurité & dans la baſſeſſe, qu'à un Home de naiſſance, ou à un Home né dans l'opulence ?*

Cette Queſtion eſt fondée ſur l'expérience;

il eſt certain qu'à parler en général, on trouve plus de douceur & de modeſtie dans un Gentilhome, d'une ancienne nobleſſe, ou dans un riche, qui eſt né dans l'opulence, que dans un Home de baſſe extraction, qui s'eſt élevé, & enrichi par ſes intrigues, ou par un heureux hazard. Le prémier n'eſt point étoné de ſa ſituation; la nature l'a fait ce qu'il eſt; une bone éducation lui a inſpiré des ſentimens ſages & modeſtes; elle lui a montré, que ſi la Providence l'a placé au prémier rang, elle pouvoit le mettre au dernier. Il conoit la fragilité & le néant des grandeurs humaines. Il ſait que s'il eſt dans l'opulence, il pouvoit auſſi être dans la pauvreté & dans la miſére; que Dieu, qui l'a fait, a fait auſſi le pauvre, & que le mépriſer, c'eſt mépriſer le Créateur. S'il lui done ou de la naiſſance, ou des richeſſes, il en eſt le ſeul Auteur, & il ne doit point s'en glorifier, ni regarder avec mépris ceux qui ſont au deſſous de lui, & dans l'indigence: Il doit au contraire, les aimer come ſes fréres, & leur faire tout le bien qui eſt en ſon pouvoir. Il leur fait oublier l'inégalité de la fortune, par l'égalité de l'extérieur.

Voilà les diſpoſitions d'un Home de qualité, & celles d'un riche, qui jouit ſagement de l'héritage de ſes Péres; mais un Home qui ne doit les titres dont il eſt revétu, ou les

tréſors qu'il a amaſſés, qu'à ſon induſtrie, à ſon travail; ſouvent à l'intrigue, & à la fraude; croit ſe faire valoir par de faux airs de grandeur, en prenant un ton impoſant, des maniéres fiéres & hautaines; étoné lui même de ſon nouvel état, il voudroit faire oublier aux autres, ſa pauvreté & l'obſcurité de ſon ancienne ſituation ou de ſon origine. Il monte ſur des échaſſes, pour mieux ſe faire voir, mais loin d'éblouïr les yeux des Spectateurs, il fixe au contraire leurs regards ſur ſa petiteſſe, ſur ſa vanité & ſur ſon orgueil. Ils ne voient en lui qu'un fanfaron, qui faute d'un vrai mérite, afecte d'en étaler un, qui lui eſt étranger, & qui eſt pour lui un fardeau, dont il ne peut ſuporter le poids. Le vrai mérite eſt doux, ſimple & modeſte. Le faux eſt dur & arrogant. Le vrai mérite obtient l'eſtime, ſans la rechercher; le faux veut l'aracher & ne l'obtient point.

AUTRE REPONSE

A cette ſeconde Queſtion du Journal de Novembre : *D'où vient que les Honeurs & les Richeſſes inſpirent, ordinairement, plus d'orgueil, de fierté & de hauteur à un home né dans l'obſcurité & dans la baſſeſſe, qu'à un home de naiſſance, ou à un home né dans l'opulence ?*

ON entend par les mots de *fierté* & de *hauteur*, les façons de parler & d'agir déplacées & ridicules, par leſquelles quelqu'un afecte de ſe montrer ſupérieur aux autres ; non dans le deſſein formé de les mortifier, ce qui ſeroit inſolence, mais dans la ſeule vüe de ſe flater ſoi même.

L'home ne ſe dépouille pas ſans raiſon & ſans peine, de ce qui ſoutient en lui le ſentiment de ſa dignité naturelle. Ce qui s'éleve ſur lui l'indigne, ſentant bien que l'élévation d'un autre le fait deſcendre, & l'humilie à proportion ; & hors d'une ſupériorité de puiſſance, capable d'aſſujetir les autres, on ne peut s'élever ſur eux ſans les choquer, que par une ſupériorité de talens ſi certaine & ſi notoire, qu'elle ne puiſſe être conteſtée ſans une honteuſe injuſtice ; ou bien par la voie péremtoire d'une ſorte de preſcription.

Ainſi, dans le fait de la Queſtion, il eſt juſte pour l'honeur, & de l'humanité & des talens, d'obſerver quelques exceptions, non moins axérées; c'eſt que l'élévation fondée ſur une ſupériorité de talens bien conüe, ne choque que des perſones d'un caractère vain & préſomtueux; & que la fierté & la hauteur dont il s'agit, marques preſque certaines de petiteſſe d'eſprit, ne ſe manifeſtent que bien rarement avec des talens diſtingués.

Il y auroit ſenſiblement de la partialité, en faveur de ceux qui ſont nés dans un état de diſtinction, de les croire tous généralement exemts de hauteur & de fierté. Il y en a dont on diroit à les voir, qu'ils ſe jugent eux mêmes ſi fort au deſſous de leur condition, que la moindre choſe peut les en faire déchoir. Avares de cette condition, toûjours ſur *le qui vive*, toûjours en garde de peur qu'elle ne leur échape, il leur ſemble que tous ceux d'une condition inférieure, qui les aprochent, ou qui leur parlent, autrement que leurs domeſtiques, s'oublient avec eux ou leur tendent des piéges pour les faire déroger.

D'un autre coté, on ne doit pas toûjours prendre pour *hauteur* & *fierté* ce qui en a l'aparence, chez les perſones nouvellement ſorties d'une condition obſcure. Ce n'eſt, quelques fois en elles, qu'une ruſticité involontaire. On n'aquiert pas tout d'un coup,

avec les dignités ou les richeſſes, ces maniéres polies & afables, cet air familier & aiſé, qui paroit naturel à ceux qui ſont iſſus de Parens diſtingués, par la naiſſance ou par la fortune.

Hors de ces exceptions, le fait de la Queſtion eſt conſtamment vrai dans le general. Il s'agit d'en découvrir les cauſes, & en voici quelques-unes.

1°. La mauvaiſe éducation, que reçoivent ordinairement ceux qui ſont nés dans un état d'obſcurité & de baſſeſſe, contribue beaucoup à cet abus d'une condition plus relevée, quand ils y parviennent. Un Fils de Famille aprend dès ſon bas âge, qu'il doit à ſes inférieurs, par pluſieurs conſiderations, l'éxemple de la civilité; que les divers états de la Société s'entrelient & ſe doivent quelque choſe les uns aux autres, réciproquement; que d'ailleurs ils ſont rélatifs; ſans ſujets, point de Souverains; ſans pauvres point de riches; ſans inférieurs point de ſupérieurs: Or à moins de baſſeſſe d'ame, on ne ſe porte pas de propos delibéré à inſulter au principe de ſon élevation. Un nouveau parvenu ignore tout cela, parce qu'il n'a pas eû le loiſir d'y penſer, ou qu'on ne le lui a point enſeigné. Il n'a pour fin que lui même dans ſon élévation. Il en meſure le degré par ce qu'elle lui coute, & par le ſentiment qu'elle lui fait éprouver. Il l'étend beaucoup au delà de ſes

bornes. Acoutumé à entendre parler parmi ceux de ſa prémiére condition, des honeurs & des richeſſes come du ſouverain bien, il n'eſt rempli que du deſir de jouir promtement & ſans meſure, dans ſa nouvelle condition, des ſots privilèges qu'il y croit atachés.

2°. Le ſentiment de la diſtinction & de l'opulence n'a pas la même ſaveur & la même force pour un home, qui y eſt acoutumé dès ſon enfance, que pour celui qui le goute nouvellement. Une perſone qui s'eſt toûjours nourrie d'alimens comuns & groſſiers ſe delecte pour une fois d'un mets fin & délicat, qui ne procure pas la même ſenſation à celui qui en fait ſa nourriture ordinaire. Il en eſt de même de l'opulence & de la diſtinction. Or on ſe modère dificilement dans la jouiſſance de ce qui flate beaucop.

3°. La condition d'un home de naiſſance eſt déja toute décidée; celle d'un nouveau parvenu ne l'eſt pas. Un home de naiſſance ſait, que perſone ne lui conteſte ſa conditon; il ne craint pas que quelque comerce familier, moins encore des civilités dües à ſes inférieurs, ſoient capables d'y porter la moindre ateinte. Un nouveau parvenu ne penſe pas ainſi de la ſienne. Il en conoit l'âge & l'origine; elle eſt de trop fraiche date, & peut être trop mal aquiſe, pour qu'il ne la compte pas ignorée des uns & conteſtée des autres. Afamé des honeurs qui apartiennent à ſon nouvel état, il

voit à regret qu'il ne le tient encore que par un bout, qui peut lui échaper. Il s'imagine que chacun cherche à revendiquer ſur lui le droit d'égalité; tout de la part de ſes inférieurs lui paroit procéder d'un eſprit d'envie & du malin plaiſir de lui rapeller le ſouvenir importun de ſa condition précédente, & il veut les en punir: Il veut rabatre de leur petite vanité ou de leur audace, pour leur apredre à ſe conoitre & à ſe reſſerrer dans les bornes de leur véritable condition. Il croit que ces airs de hauteur & de fierté ſont du bon ton; qu'il faut être le Singe des Monarques, pour être quelque choſe de plus que les autres; que l'art de ſe compoſer eſt de la belle éducation & en impoſe aux petits; il lui ſemble que tous les actes marqués d'home de diſtinction, qu'il fait à ſa mode, pouſſent d'autant en arriére la date de ſa nouvelle condition; qu'il peut faire oublier ce qu'il a été, en ſe faiſant bien conoitre pour ce qu'il eſt; que c'eſt décider ſon rang & lui doner de la conſiſtance, que de le rendre notoire en en informant ceux qui l'ignorent, & en le faiſant ſentir à ceux qui ne l'ignorent pas: En un mot ſa condition eſt ſon tout; c'eſt le miroir où il ſe regarde; c'eſt le grand reſſort qui met en action toute la machine de ſa perſone, & qui lui fait mettre tout en jeu, pour faire voguer la Barque de ſa diſtinction ſur cet Océan de petit peuple, où il étoit auparavant confondu.

FRAGMENS HISTORIQUES.

XI.

FRAGMENT.

L'ORGUEILLEUX PHARAON consent enfin au départ des Israëlites, pourvû qu'ils laissent leur Bétail en Egipte. Injuste proposition, que MOISE rejette en termes formels. Le Tiran le menace de lui faire ôter la vie, s'il ose jamais reparoitre devant lui: *Tu as bien dit*, reprend le Libérateur des Juifs, *je ne verrai plus ta face; mais bientôt tes sujets consternés viendront nous supplier à genoux de sortir de ton Royaume.* Il prend ensuite le chemin de Gessen, pour y célébrer la Pâque.

Les Hébreux étoient alors au quatorsiéme jour du mois *Abib*, le sixiéme de l'Année, suivant le calcul ordinaire. Le dixiéme de ce mois, c. à d. quatre jours avant ce dernier message de MOISE, chaque Chef de Famille avoit pris un agneau ou un chevreau mâle sans défaut, & l'avoit réservé. Dieu lui même avoit prescrit toutes les circonstances de ce repas sacré: En voici les principales. Institution de la Pâque.

Si la Famille n'étoit pas aſſés nombreuſe pour manger l'Agneau, le Chef invitoit une ou pluſieurs Familles voiſines, & même des étrangers, pourvû qu'ils conſentiſſent à être circoncis. Il faloit tüer & rôtir l'Agneau, le ſoir du quatorſiéme jour, & le manger avec du pain ſans levain & des herbes amères. Les convives ſe ceignoient les reins; ils avoient des ſouliers aux piés, un bâton à la main, & mangeoient à la hâte, come un peuple empreſſé à partir. On ne devoit caſſer aucun os de la victime: Il ne faloit en ſéparer ni la tête ni les piés. L'obligation de manger du pain ſans levain duroit ſept jours; mais on ne pouvoit conſerver les reſtes de l'Agneau juſqu'au lendemain; on les jettoit au feu, pour les réduire en cendres.

Mort des prémiers nés.

Les Israëlites durent encore en Egipte arroſer du ſang de la victime les deux poteaux & le ſeuil de la porte de leurs maiſons, afin que l'Ange exterminateur les épargnat, lorſqu'il paſſeroit pour détruire les prémiers nés du païs.

Déja la nuit, qui devoit être ſi heureuſe pour eux & ſi fatale à leurs énemis, étoit arrivée. On avoit ponctuellement éxécuté les ordres de Dieu. Pendant que le Peuple Hébreu garde un profond ſilence, les Anges deſtructeurs frapent de mort

tous les prémiers nés des Egiptiens, depuis celui qui devoit être aſſis ſur le trône, juſqu'à ceux des captifs, qui languiſſoient dans les priſons, & même des animaux les plus mépriſés. Que de ſurpriſe & d'horreur! Que de plaintes douloureuſes ne pouſſe pas ce peuple infortuné! Tout eſt rempli de cadavres. Chacun pleure en ſon prémier né, l'eſpoir & le ſoutien de ſa Famille. On acourt de toutes parts au Palais du Tiran: On lui reproche amérement, qu'il eſt l'unique cauſe d'une ſi ſanglante cataſtrophe. Il envoïe ſur le champ vers MOÏSE, à *Ramaſſés*, endroit peu éloigné de la Capitale. On conjure de ſa part les Juifs de partir ſans délai, avec leurs enfans & leur bétail: Les Egiptiens leur prêtent ſans dificulté tout ce qu'ils avoient de plus précieux. MOÏSE, qui ne conoiſſoit que trop l'inconſtance du Monarque, laiſſe ſes malheureux Sujets plongés dans l'aflíction, ocupés à enterrer leurs morts, & done avant le jour le ſignal du départ.

Six cent mille homes en état de porter les Armes, acompagnés d'une multitude inombrable de vieillards, de femmes, d'enfans, de ſerviteurs & d'étrangers quitent l'Egipte, chargés des dépouilles de leurs perſécuteurs, conduits par MOÏSE, Départ des Iſraëlites.

ou pour mieux dire, par Dieu même. Ils emportoient avec eux quelques provisions. Les os de JOSEPH, placés sur un char superbe, étoient confiés aux soins des Tribus d'Ephraïm & de Manassé.

En allant droit de *Ramasses* au païs des Philistins, ils auroient pû sortir en peu de jours des lieux soumis à la domination de PHARAON ; mais Dieu leur avoit ordoné de marcher le long des côtes de la Mer-Rouge, vers l'*Arabie Pétrée*. Ils arrivérent d'abord à *Succoth*, où MOÏSE les fit camper suivant leurs Tribus & leurs Familles, ordre qu'ils avoient observé dans leur marche. Ce fut là que Dieu ordona au Législateur, de lui consacrer tous les prémiers nés des homes & des bêtes, en lui permettant cependant de racheter ceux des homes, pour cinq sicles ordinaires (*). Cette loi ne s'étendoit point aux Filles. Elle n'éxigeoit non plus le sacrifice que des animaux purs.

Il seroit assés dificile de déterminer avec préciſion, la situation géographique des endroits par où les Israëlites passérent. Arrivés de *Succoth* à *Etham*, sur les frontiéres de l'*Arabie déserte*, ils descendirent le

(*) C. à. d. environ quatorze livres & demi de France.

lendemain à *Pi-Hahirot*, lieu ſitué entre la Mer-Rouge & *Migdol*, où ils campérent. Dieu avoit marché devant eux, le jour dans une colone de nuée, & la nuit dans une colone de feu.

Cependant PHARAON, moins fidèle à ſes engagemens, que ſenſible à la dépopulation de ſes Etats, s'étoit mis à la tête d'une Armée formidable. Il ateignit les Iſraëlites à *Pi Hahirot*, où il campa à leur vüe. Il ne les ataqua point d'abord, aparemment parce que les voïant d'un côté renfermés par la mer, & de l'autre par ſon armée; les ſupoſant dans une égale impoſſibilité de combatre, ou de fuir; aimant mieux enfin les faire priſoniers, que de les tailler en piéces, il jugea à propos de *les réduire* par la famine. PHARAON les pourſuit.

La crainte & la terreur règnoïent dans le Camp des Iſraëlites. Peu jaloux d'une liberté dont ils ignoroient le prix, ils donérent l'eſſor à leurs plaintes, & acablérent leur Chef de reproches. Noire ingratitude, qui excita plûtôt ſa pitié que ſa colère.

L'Eternel, qui veilloit à leur conſervation, comande à MOÏSE de faire ſur le champ prendre au Peuple le chemin de la Mer, & d'étendre ſa verge ſur cet élément. Dès qu'il l'a fait, un vent impétueux ſou- Paſſage de la Mer Rouge.

Ans du M. 2513. av. J. C. 1491.

fle du côté de l'Orient; les eaux ſe fendent en deux, & s'élèvent come une muraille à droite & à gauche. Le fond de la Mer eſt mis à ſec, les heureux enfans d'Iſraël la traverſent ſans danger; & par un nouveau miracle, la colone qui avoit toûjours été à leur tête, ſe place entr'eux & les Egiptiens. Tandis qu'elle les éclaire, elle répand l'obſcurité dans le camp de PHARAON. Soit que les énemis des Hébreux, entrainés par une aveugle fureur, ne s'aperçuſſent pas du Prodige, ſoit qu'ils ſe flataſſent d'en pouvoir faire autant que les Iſraëlites, ils s'avancérent avec précipitation au milieu des eaux. Ils veulent enfin rebrouſſer; mais trop tard: Les flots vengeurs, que la main de Dieu ne ſuſpendoit plus, retombent par leur propre poids, & engloutiſſent le Tiran avec toute ſon Armée.

Un événement ſi extraordinaire ne mérite-t-il pas de fixer un inſtant l'eſprit d'un Lecteur ſenſé? Sa réalité n'a point été conteſtée. On a ſeulement mis en queſtion, s'il étoit miraculeux ou non. Les Prêtres Egiptiens de *Memphis* ont prétendu, que le Peuple Juif ne fit que traverſer une partie de la Mer, dans quelque endroit guéable, pendant qu'elle étoit baſſe, avec des meſures ſi bien concertées, que PHA-

RAON périt en voulant les imiter. JOSEPHE, vil adulateur en ce point, & par conſéquent lâche Hiſtorien, y reconoit d'un côté quelque choſe de ſurnaturel; & de l'autre il afecte de le mettre de pair avec le paſſage de la Mer de Pamphilie par ALEXANDRE, dans le tems du flux & reflux.

Il eſt vrai, que les eaux de la Mer-Rouge montent vers le rivage pendant ſix heures, lorſqu'elle a ſon flux & reflux, & qu'elles deſcendent pendant un même intervalle de tems, après avoir été environ quinze minutes, ſans monter, ni deſcendre. Elles laiſſent même à ſec un eſpace d'environ trois cent pas, tout au plus, pendant une demie-heure. Voilà des faits avoüés de part & d'autre.

Une multitude de plus de deux milions d'ames, des vieillards caducs, des femmes éfraïées, des ſerviteurs chargés d'un butin immenſe, un bétail lent & tardif, pouvoient-ils faire une pareille marche, dans un eſpace ſi ſerré, en ſi peu de tems? Si ce ne fut alors qu'un flux & reflux ordinaire, coment les Egiptiens, qui ne pouvoient en ignorer les loix & la courte durée, s'expoſérent-ils à une perte irrévocable & ſans remède? En peſant toutes les expreſſions de l'Hiſtorien ſacré, peut-on déſavoüer qu'il ne répréſente ce paſſage

come le plus éclatant prodige? S'il n'étoit pas tel en éfet, coment a-t-il eſſaié de le perſuader à tout un Peuple, de le lui propoſer come un des motifs les plus preſſans de ſa ſoumiſion & de ſa reconoiſſance envers Dieu? Coment y a-t-il réuſſi? S'il faloit enfin ſoutenir l'autorité des Livres ſaints, par des témoignages profanes, ne ſait-on pas, que les Prêtres Egiptiens d'*Heliopolis* ſoutinrent, contre ceux de *Memphis*, que ce phénomène étoit un vrai miracle (*)? Ne ſait-on pas que DIODORE *de Sicile* raporte, que les *Ichtiophages*, Peuple ſitué à l'Occident des côtes de la Mer-Rouge, avoient une antique Tradition, que cette Mer s'étoit autrefois ouverte par un violent reflux, & que ſes eaux aiant été ſéparées come en deux monceaux, le fond en avoit parû ſec & couvert de verdure (**): Tradition, qui ne peut s'apliquer à un autre événement. Mais je reviens aux Iſraelites.

Frapés du terrible ſpectacle dont ils venoient d'être les témoins, & voïant de toutes parts floter ſur le rivage des milliers de cadavres, & les dépouilles de leurs cruels énemis, *ils crurent* à l'Eternel & à MOISE ſon Serviteur. Celui-ci les par-

(*) EUSEB. Lib. IV. c. 27. (**) Lib. III. c. 3.

tagea en deux chœurs, & aïant placé ſa ſœur MARIE à la tête des femmes, il ſe mit avec AARON à celle des homes. Là, au ſon mélodieux des inſtrumens, qu'ils avoient aportés d'Égipte, il leur fit chanter les loüanges du Dieu, qui venoit de les délivrer. Ainſi ſe termina la Fête des ſept jours, inſtituée en mémoire de cette délivrance. Le prémier de ces jours avoit été marqué par la mort des prémiers nés: Le ſeptiéme le fut par la deſtruction totale de PHARAON & de ſon Armée. Laiſſons quelque tems ce Peuple tranſporté de joïe ſur les bords de la Mer-Rouge, & retournons ſur nos pas.

Depuis le départ des Fondateurs des Nations des plaines de Sénaar, je n'ai préſenté au Lecteur que des traits rélatifs à l'Empire de Babilone, aux Dinaſties Egiptiennes & Chinoiſes, aux Grecs & au Peuple Hébreux, que je placerai déſormais le prémier, puiſqu'il eſt le ſeul, qui ait eû Dieu lui même pour Souverain Moderateur, & dont le gouvernement ait été Théocratique. Dans l'eſpace de plus de ſix Siécles, écoulés depuis cette époque, la population s'eſt étendüe; il s'eſt formé de nouveaux Etats; les uns moins conſiderables, qu'il me ſufira preſque d'indiquer; les autres plus illuſtres, dont la connoiſſance éxige des détails.

Moa- A la tête des prémiers, la Chronologie
s. m'ofre les Moabites, Peuple deſcendu de MOAB, Fils de LOT & de ſa Fille ainée. Ce fut Dieu lui même, qui leur dona leur païs. Il conſiſtoit en Montagnes entremêlées de fertiles vallées, vers la Mer-Morte & le Jourdain, au couchant. Leur Capitale étoit *Ar* ou *Rabbah* ſur l'Arnon, nommée enſuite *Areopolis*.

Les Maobites eurent des Rois & ſemblent avoir mené une vie paſtorale. Ils eurent ſans doute d'abord la conoiſſance du vrai Dieu; mais qui fut bientôt entremêlée de notions groſſiéres & idolatres. Ils ſacrifiérent tantôt en plein air, ſur des Montagnes deſtinées à cet uſage, & tantôt dans des temples conſacrés à leurs Idoles. Au ſang des taureaux & des boucs, ils ſubſtituérent quelquefois des victimes humaines. Malgré leurs révolutions, dont nous aurons ocaſion de parler, ils conſerveront leur nom juſqu'au troiſiéme Siécle de l'Erre Chrétienne; ils ſont compris depuis ſous le nom d'Arabes.

m- AMMON, Fils de la cadette de LOT, do-
es. na auſſi ſon nom aux Ammonites. Leur païs étoit ſitué au Nord de la Moabitide. Tantôt plus, & tantôt moins étendu, il fut toûjours fort petit. Leur Capitale étoit *Ammana*, ou *Rabbah des Enfans d'*AM-

MON. Elle se divisoit en deux parties, dont l'une, qu'on apellioit la *Ville des eaux* étoit trés agréable. On y voïoit le Palais du Roi. Elle s'apella dans la suite *Philadelphie*, du nom de PTOLOMÉE *Philadelphe*, qui la rebâtit avec une rare magnificence, qu'elle conserva pendant plusieurs Siécles.

Les Ammonites pratiquérent la circoncision, & paroissent s'être surtout adonés à l'Agriculture. Leur Réligion, pure dans son origine, dégénéra peu à peu, dans une *stupide* & cruelle Idolatrie. Leur Dieu principal étoit MOLOCH, nom qui signifie *Roi*. Son image étoit creuse & partagée en sept fourneaux. Ils ofroient dans le prémier de la fleur de farine, des tourterelles dans le second, & successivement dans les cinq autres une brébis, un bélier, un veau, un bœuf, un enfant. Leur MOLOCH avoit la tête d'un bœuf, & les bras d'un home.

Ils passöient leurs Enfans par le feu à l'honeur de cette Idole. L'usage barbare de bruler ainsi ses enfans dans les sacrifices, étoit certainement reçû parmi quelques Nations voisines. Il y avoit même un endroit dans la Tribu de Juda, où cette abominable cérémonie se pratiquoit.

En descendant du Nord de la Moabitide, vers son midi, on trouve le pais de *Me*

dian, qui étoit une partie de *l'Arabie Pétrée.* Il ne consista presque qu'en sables, montagnes & rochers. Ces défauts furent en quelque sorte réparés, par le grand nombre de Chameaux & de Dromadaires dont le païs abondoit: Animaux d'un usage infini, dans des régions seches & raboteuses.

On avoüe generalement, que les Madianites tirérent leur origine de MADIAN, quatrieme Fils d'ABRAHAM. Ils furent quelquefois confondus avec les Ismaëlites, & plus souvent avec ceux de Moab. Ils formoient un peuple nombreux, divisé en deux classes, Pasteurs & Marchands. Les prémiers menoient une vie errante, logeoient sous des tentes, & conduisoient leur bétail avec eux, même en guerre. Les Marchands voiageoient aussi par Caravanes. Ils s'enrichirent prodigieusement, puisque l'Ecriture fait mention de leurs joiaux d'or, des chaines, bracelets, bagues, pendants d'oreilles, des vêtemens d'écarlate de leurs Rois; & des coliers d'or que portoient leurs chameaux.

L'Art décrire fut de bone heure en úsage dans ces contrées. JETHRO le conut certainement. On gravoit alors ses lettres avec une touche de fer, sur du plomb. Les Marchands doivent aussi avoir eu quel-

ques idées d'Arithmétique. Come ils parcoururent d'abord leur propre Mer, & qu'ils s'enhardirent peu à peu à des voïages plus lontains, ils avoient donc quelque teinture de Géographie, de Géométrie, & d'Aſtronomie.

Dans les parties ſeptentrionales, ils eurent part à toutes les abominations des Moabites, & les ſurpaſſérent même. Mais les habitants du midi ſuivirent longtems un ſiſtème de Réligion raiſonable & ſublime. Ils avoient cependant beaucoup d'éloignement pour la Circoncition.

Les Idumées

En ſortant du païs de Madian, pour aller vers la Mer-Rouge, on rencontre l'Idumée, ou l'ancien *Edom*. Il emprunta ce dernier nom d'ESAU, Frére de JACOB. C'étoit une règion montueuſe, déſerte & aride, quoi qu'on y trouve aſſés d'eaux pour les beſoins de la vie. Ses villes étoient *Téman*, qui fut peut-être la Capitale & dont les habitans avoient beaucoup de ſageſſe, & *Dedan*, ville qui faiſoit avec *Tyr* un grand comerce en yvoire, ébenne, & draps précieux.

On ignore de quelle maniére l'ancien Edom fut gouverné. On croit cependant que les *Horites*, ſes premiers habitans, eurent d'abord des Patriarches ou Chefs de Famille; après cela des Rois électifs,

mais avec quelque interruption: Enfin des Monarques succeſſifs.

Les Iduméens furent un peuple hardi, actif, entreprenant, ami des troubles & des güerres. Leurs Arts & leurs Sciences furent conſiderables pour ces tems là. Ils conurent l'utilité des Conſtellations; ils joignirent à l'art d'écrire & de conſtruire des vaiſſeaux, une grande conoiſſance des ſecrets de la nature & des devoirs de la morale. On convient enfin que les ſciences leur ont de grandes obligations.

s Amalites. AMALECK, l'un des Fils d'ELIPHAS, premier né d'ESAU, fut le Pére des Amalécites. Peu inſtruits du lieu ou ces peuples ſe fixérent d'abord & de l'étendue de leur païs, nous ne ſavons preſque rien de poſitif ſur leurs villes. La Réligion, les arts, les ſciences, le comerce, les loix, le génie, la police des Amalécites ſont à peu près autant d'énigmes pour nous.

païs Canaan. CANAAN Fils de CAM eut onze fils, Péres d'onze petites nations, toutes établies dans le païs conu ſous le nom général de *Canaan*. Il eſt certain, que cinq de ces peuples y ont demeuré; ce ſont les *Héthiens*, les *Jebuſiens*, les *Amorrhéens*, les *Gergaſiens* & les *Héviens*. On peut en dire de même des *Perizziens* & des *Cananeens* proprement dits. Ces ſept nations furent

ſubdiviſées en divers petits Roïaumes. MOÏSE ſemble avoir fixé leurs limites depuis *Sidon* juſqu'à *Gaza*; de *Gaza* juſqu'à *Sodome* & de là à *Lisha*. Les villes de cette contrée, dont on peut parler avec quelque certitude étoient *Hebron*, *Jebus*, *Jérico*, *Bethel* & *Sichem*. Leurs mœurs ſe reſſentirent du genre de vie, que leur ſituation les obligeoit de mener. Adonés au comerce près de la Mer, ils ne s'apliquoient, lorſqu'ils en étoient éloignés, qu'à l'Agriculture & au métier des Armes, dans lequel ils étoient fort verſés. Autant qu'ils étoient diviſés par leurs intérets particuliers, & par leur maniére de vivre, autant étoient ils promts à ſe réünir, lorſque la Cauſe comune l'éxigeoit. Ils étoient en général très propres à la guerre, hardis, obſtinés, preſque toûjours invincibles. Ils ne manquoient ni de fineſſe, ni de politique.

Leur Réligion fut ſans tache, juſqu'au tems d'ABRAHAM, qui reconut MELCHISEDECH, l'un de leurs Rois, pour Prêtre du vrai Dieu. Nous y trouvons d'afreux changemens à l'arrivée des Iſraelites.

Les Philiſtins éxiſtoient depuis long-tems. Iſſus de MIZRAIM, Fils de CAM, ils étoient ſans doute venus d'Egipte. Leur Contrée, conue des anciens Grecs & Romains ſous le nom de *Paleſtine*, parvint à

Les Philiſtins.

un tel degré de conſideration, qu'elle fit prendre ce nom à la terre même de promiſſion.

Vers la Mer le païs eſt uni; mais à quatre milles du rivage, il s'élève en montagnes & en collines, qui produiſent tout ce qui eſt néceſſaire pour une vie délicieuſe & forment des vûes à ſouhait.

Ses villes étoient *Gaza*, ſur les frontiéres du déſert qui conduit en Egipte, célèbre par ſa force, ſa beauté, ſon étendüe; qui tantôt floriſſante, & tantôt ruinée, a fini par n'avoir qu'un très petit nombre d'habitans: *Aſcalon*, fameux port de Mer, Patrie de SEMIRAMIS: *Azot*, qui ſoutint un ſiége de 29 ans: *Gath*, illuſtre par les Géans ou *Anakins*, qui y fixérent leur demeure. *Accaron* place frontiére. Ce ſont ces cinq villes, qui firent quelquefois nommer le païs *Pentapolis*.

Il y eut longtems des Rois, qui portoient tous le titre d'ABIMELEC. Leurs Sujets étoient ſans contredit un Peuple vaillant & belliqueux, diſtingué par ſon induſtrie, qui du tems d'ABRAHAM obſervoit encore les loix de la juſtice & de l'hoſpitalité. Ils cultivérent les mêmes Arts & les mêmes Sciences, que les plus ingénieux de leurs contemporains, & les portérent à un plus haut degré de perfection.

Leur

Leur Réligion varia, selon les tems. Sous la prémiere race de leurs Rois, ils avoient le même Culte que les Hébreux. Nous avons vu ABIMELEC recevoir un avertissement de la part de Dieu à l'occasion de SARA. Dans la suite, chacune des cinq grandes villes eût son Idole particuliére. Azot érigea un Temple à DAGON; BELZEBUT fut le Dieu d'Accaron. Son Oracle devint fameux; il fut longtems consulté par ceux que l'avenir inquiétoit, ou qui vouloient savoir des choses cachées. Le Roi ACHAZ l'envoia consulter dans une de ses maladies. *Ascalon* honora la Déesse DIRCE', & peut être *Gath* rendit elle un Culte réligieux à ASTHAROT, ou ASTARTE'.

Les Anales des sept Peuples, dont je viens de parler, sont stériles en événemens, jusqu'aux guerres contre les Israëlites. Les *Emins*, homes puissans, d'une force & d'une taille extraordinaires, vraisemblablement descendus de CAM, furent les premiers Colons de la Contrée de Moab. Affoiblis par l'expédition de CHERDORSLAHOMOR, Roi d'Elam, ils furent aisément chassés de leur pais par les Enfans de MOAB. Les Ammonites n'éprouvérent pas plus de difficultes a envahir le territoire, que cultivoient les *Zuzmms* autre race de Géans.

Le prémier Prêtre ou Prince des Madianites, dont on puiſſe parler avec certitude, eſt JETHRO. Il réſidoit près de la Mer Rouge. Un jour ſes ſept Filles étoient allées puiſer de l'eau pour abreuver ſes beſtiaux. Des Bergers brutaux leur firent un outrage. MOISE, alors fugitif, ſe trouvoit aſſis près de cette fontaine. Il prit généreuſement le parti de ces Filles. JETHRO en fut informé. Il envoia chercher l'Hébreux, lui ofrit ſa maiſon, lui confia le ſoin de ſes troupeaux; & dans la ſuite il lui dona ſa Fille SEPHORA en mariage.

Ce fut ſous un des Rois *Horites*, qu'ESAU vint fixer ſa demeure en Edom, ſuivi de ſes enfans & d'un grand nombre de domeſtiques. Il y vécut longtems en ſimple particulier. Une révolution fit diviſer la Monarchie, auparavant élective, en pluſieurs Duchés. La Famille du Fils d'ISAAC fournit un grand nombre de ces Ducs en *Edom*, forme de gouvernement qui ſubſiſta juſqu'à l'arrivée du Peuple Juif. Efraiés d'une multitude ſi formidable d'étrangers, les Iduméens voulurent les empêcher d'inonder leur pais. Ils ſe réunirent de nouveau ſous un ſeul Chef ou Roi.

Les Amalécites s'emparérent certainement de leur pais. Ils y parvinrent même, avec une étonante rapidité, à un haut de-

gré de puiſſance & de gloire. On nous peint leur Roi come ſupérieur à tous ſes voiſins. Les Arabes racontent mille choſes frapantes de ce Peuple; auſſi devint il inſolent & hautain, preſque dès ſa fondation. A peine eut il apris que les Israelites avoient heureuſement paſſé la Mer Rouge, qu'il forma le projet de les exterminer.

Des ténèbres épaiſſes couvrent les comencemens de l'Hiſtoire de Canaan; la vallée de *Siddim*, où étoient Sodome & Gomorrhe, & la Scéne de la prémiere action bien conſtatée de ſes habitans. Ils y furent défaits par le Roi d'Elam, & forcés à lui païer un Tribut. Ils le firent pendant 12 années; mais la treizieme, ils ſe révoltérent. Leurs cinq Rois furent de rechef taillés en piéces par le Monarque Perſan. Tous leurs Sujets furent ou tués dans cette ſanglante bataille, ou faits priſoniers, ou obligés de chercher un aſile dans les Montagnes. Parmi les priſoniers étoit LOT, dont ABRAHAM, comé on l'a dit, fut le libérateur. C'étoit alors que MELCHISEDEC, Prêtre du vrai Dieu, règnoit auſſi à *Salem*. Il s'écoula encore 15 ans juſqu'a la terrible deſtruction de Sodome.

Plus de 130 ans après ſe place le viol de DINA Fille de JACOB, & ſes ſuites afreuſes dans le païs de Sichem.

A l'aproche de Moïse les Cananéens se liguérent avec les Amalécites.

Enfin, pour terminer la liste de tant de faits détachés, mais les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous: On conoit deux ABIMELECHS, Rois des Philistins. Le prémier, personage saint & juste, sous lequel nous avons vû ABRAHAM se retirer à Gerar sa Capitale: Le second aussi vertueux que son Pére, vers lequel ISAAC, forcé par la famine, se réfugia.

Tel étoit l'état de ces Peuples, que nous verrons successivement aux prises avec celui de Dieu, lorsque ce dernier fuïoit d'Egipte & traversoit la Mer Rouge.

LAUSANNE.

NOUVELLES LITERAIRES.

On diſtribüe dans la Franche-Comté un Volume in 8vo, contenant des recherches fort intéreſſantes pour l'Hiſtoire de cette Province, dans le moïen âge: L'Auteur, qui eſt M. DROZ le fils, Avocat au Parlement, cherchant à ſuivre les traces de ſon Oncle, le célèbre Profeſſeur DUNOD, qui a tant travaillé ſur l'Hiſtoire & la Coutume du Comté de Bourgogne, s'eſt ataché à aprofondir des objets de détail, & les préſente au Public ſous les titres d'*Eſſai ſur les Bourgeoiſies du Roi, des Seigneurs & des Villes*, & de *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Ville de Pontarlier*: Nous devons rendre compte de cet Ouvrage, & ſurtout de la prémiére partie, non-ſeulement pour le raport du Gouvernement Républicain au Municipal, dont l'Auteur trace les révolutions; mais encore parceque les uſages d'une Province voiſine de la Suiſſe peuvent ſervir à expliquer les ſiens.

M. DROZ paroit s'être propoſé de peindre, dans un tableau fort ſerré, les changemens ſurvenus dans l'adminiſtration de la Juſtice & de la Police, ſous le Gouvernement Mu-

nicipal & ſous le Gouvernement Féodal, rélativément à ſa Province, & il a rempli ſon but, tant en Hiſtorien qu'en Juriſconſulte & en Critique. Surpris de trouver dans les anciens Actes, des Bourgeois qui n'étoient aſſociés à aucune Ville, il a cherché à en découvrir l'origine; & en diſtinguant les Bourgeoiſies du Souverain & les Bourgeoiſies des Villes, il a expliqué la formation & les variations des Juſtices Seigneuriales & des Municipales.

Nous paſſons legérement come lui ſur les droits de Bourgeoiſie Romaine; cette matiére eſt aſſez conüe, de même que les fonctions des Juges & des Magiſtrats, ſous l'Empire Romain: Il y avoit dans les Gaules, come aujourd'hui, des Corps de Bourgeoiſie, des Juges de Police & des Biens comuns, des Corps de Judicature & des Juſticiables; mais les Ofices militaires étoient confondus avec les civils. „ C'étoit une ſuite du Gou„ vernement de la République, où le même „ home, tour à tour Conſul, Tribun, Ora„ teur & Soldat, couroit à la tête des Armées „ contre les énemis de l'Etat, & revenoit en„ ſuite s'illuſtrer autant dans la Tribune aux „ harangues, par la défenſe d'un particulier „ acuſé, & par l'eſcorte de ſes cliens, qu'il „ avoit eû de gloire en ramenant en triom„ phe les Rois d'Aſie atachés à ſon char. „

Les Romains avoient laiſſé aux Cités des Gaules & aux Villes Municipales une certaine Seigneurie ſubalterne, pour leur gouvernement; peu à peu ces privilèges s'éclipſérent; les Empereurs dépouillérent les Officiers Municipaux en faveur des Juges civils; les Barbares arrivérent & ne laiſſérent plus guères d'autorité aux anciens habitans: Ils partagent leurs terres, ils réduiſent en ſervitude ceux qui opoſent quelque réſiſtance & donent des Loix nouvelles, dont l'objet principal étoit de réparer les ofenſes mutuelles, fréquentes chez une Nation violente. La réparation s'apelloit Compoſition. Le coupable ſe retiroit ſous la protection de quelque perſone puiſſante, qui obligeoit la partie lèzée à s'en contenter, & ſe faiſoit paier pour ſa protection un droit apellé *fredum.*

Le mérite des Evêques des prémiers Siécles leur avoit fait acorder beaucoup de privilèges; leur juridiction s'étendit plus que celle des Juges civils, ſoit par le droit d'azile dans les lieux ſaints, ſoit par la conſidération que les Miniſtres de la Réligion s'atiroient, & qui déterminoit à préférer leur déciſion. Les Conquérans, qui en reçurent des ſervices, maintinrent ces uſages, & croïant réparer les maux qu'ils avoient faits aux Peuples, donoient aux Egliſes des terreins étendus & beaucoup d'Eſclaves ſoumis de droit

la correction de leurs Maitres: C'eſt ce qui comença à former les Seigneuries & les Juſtices. Les Eccléſiaſtiques obtinrent des défenſes pour empêcher ces Ofices Roiaux d'entrer dans leur territoire, d'y éxercer la Juſtice & d'y éxiger les *freda* : Cela s'apella Immunité.

„ Les Comtes & les Juges, Députés pour „ rendre la Juſtice, poſſedant déja les gran- „ des terres de leurs diſtricts, s'érigérent en „ Seigneurs propriétaires des lieux, dont ils „ n'étoient que les Magiſtrats militaires ou „ civils, & firent de la Juſtice un droit patri- „ monial come le fonds auquel ils l'uniſſoient. „ Dès lors l'uſage des Fiefs devint plus co- „ mun; ceux qui en obtinrent faiſoient, à „ l'imitation des Eccléſiaſtiques, défendre aux „ Juges du Souverain d'entrer dans le terri- „ toire inféodé, à cauſe des droits de protec- „ tion, qui formoient des profits judiciaires „ trés conſiderables. Chaque Seigneur, dans „ ces circonſtances, voulut avoir un Cha- „ teau, ſoit pour ſa défenſe particuliére, ſoit „ pour doner retraite à ceux qui imploroient „ ſa protection, & il y rendoit juſtice; mais „ de quelle maniére? Tantôt il favoriſoit „ le coupable, tantôt il faiſoit païer les com- „ poſitions & ne manquoit pas d'éxiger le „ *fredum* ; tantôt on recouroit aux épreuves „ ſuperſtitieuſes, tantôt au plus grand nom-

„ bre de tèmoins pour jurer des faits qu'ils „ ne conoiſſoient pas : Que de violence, que „ d'injuſtices ! La ſervitude eſt multipliée, „ & le Souverain peu à peu dépouillé de la „ Juſtice ne fut plus que le prémier de ſes „ Pairs : Il n'avoit, come les autres Sei- „ gneurs, de droit que dans ſes domaines, „ &, à peine conſerva-t-il de la Souveraineté „ quelque Juriſdiction ſur ſes Vaſſaux & ſur „ le peu d'homes libres, échapés à la ſervitu- „ de générale. Mais plus les abus ſe multi- „ plioient, plus la réforme étoit prochaine.

„ Le Droit Romain, perdu pendant plu- „ ſieurs Siécles dans le domaine des Francs, „ conſervé en partie par l'uſage dans la domi- „ nation des Goths & des Bourguignons, fut „ retrouvé dans le XII. Siécle. On l'étudia, „ on l'enſeigna ; ſon excellence fut admirée. „ Ces ténèbres, qui juſques là avoient obſ- „ curci la face de l'Europe, començoient à ſe „ diſſiper ; on reconoiſſoit l'erreur des juge- „ mens fondés ſur les épreuves ſuperſtitieu- „ ſes, le nombre des jurans & la force des „ combatans ; on avoit emprunté des Juges „ d'Egliſe quelques formes, qu'ils avoient „ conſervées ; le Droit Romain les confirma, „ & dès lors les Seigneurs ocupés de Croi- „ ſades ou de Tournois ſe déchargérent d'une „ procédure ennuieuſe ſur leurs Oficiers.

„ Tous les eſprits tendans alors à la li-

„ berté, le Gouvernement Municipal des „ Romains retrouvé dans leurs Loix fut „ apliqué d'autant plus aiſément aux circonſ- „ tances, que les choſes revenoient au point „ d'où elles étoient parties, lors de l'invaſion „ des peuples du Nord. L'autorité des Sei- „ gneurs, réprimée, d'abord par les Comiſ- „ ſaires Impériaux, (*Miſſi Dominici*) puis „ par celle des Baillis dans les cas Roïaux fort „ multipliés; le nombre des homes francs, „ acrû par la multiplication des Bourgs, par „ l'alliance des Bourgeois, par l'afranchiſſement „ des Serfs du domaine & de ceux des grands „ Seigneurs, ſinges de la Roïauté, tout ra- „ menoit le Gouvernement Municipal. „ Il fut érigé d'autant plus facilement ſur le Gouvernement Féodal, que la protection acordée aux homes libres étoit plus conforme aux Loix de la nature, que l'autorité arbitraire dont tant de gens s'étoient emparés, pendant les Siécles précédens.

Ce nouveau genre de Gouvernement, qui ne dura en France que dans le XIII. & le XIV. Siécle, & qui s'eſt mieux ſoutenu dans quelques parties de l'Allemagne, dût principalement ſon acroiſſement à la formation des Bourgs & au rétabliſſement des Cités. L'Auteur en cite pluſieurs, qui dans le milieu des troubles avoient conſervé leur Juſtice Municipale; enſuite il parle des Bourgs peu-

plés de Soldats couquérans, aïant une ſorte d'Ariſtocratie dans leur adminiſtration. Enfin il diſtingue les diférens Bourgs des Seigneurs, dont les uns ſe formérent près des Chateaux, les autres près des Monaſtères, les autres dans des lieux fortifiés, pour arrêter les incurſions des Hongrois & les derniers dans les Villages afranchis. La plûpart de ces Bourgs ont conſervé les Chartes de comune & de franchiſe, qui leur furent acordées dans le XIII. & le XIV. Siécle, par les grands Seigneurs du voiſinage: On y retrouve la formation d'un Sénat, compoſé des principaux Citoïens, pour veiller aux intérêts comuns, percevoir les revenus, impoſer les tailles extraordinaires, rendre la juſtice aux habitans du Bourg, tenir une Milice Bourgeoiſe & faire tout ce qui convenoit pour la garde, la défenſe, le bon ordre &c. Ces Chartes règloient auſſi la police pour les crimes, les dottes, les ſucceſſions, les gages, les droits du Seigneur ou du Protecteur &c. enſorte qu'on y retrouve la plûpart des Coutumes locales. L'Auteur en a fait imprimer pluſieurs, qui n'étoient pas conües, pour ſervir d'éxemple. Il ſemble d'abord que par ces droits de Comune, on s'expoſoit à rendre aux Villes toute l'autorité qu'on reprenoit aux Seigneurs; mais ſi par ce moïen on opoſoit à ceux-ci des forces de proche en

proche, dès qu'ils furent réduits on se retourna contre les Villes, devenües presqu'indépendantes, & on leur reprit pied à pied tous leurs privilèges.

Il n'a pas été aussi facile de fixer la nature des Bourgeoisies du Souverain que de celles des Villes. On ne regardoit le droit de Bourgeoisie que come une association d'homes libres, aïant des biens comuns & des privilèges dans un lieu éxemt de servitude; cependant on trouve dans l'histoire & dans les actes, des Serfs Bourgeois du Souverain, & des Mainmortables afranchis, déclarés francs Bourgeois sans être atachés à aucune Ville: D'où vient ce titre? PASQUIER, dans ses recherches de la France, prétendoit que les Rédacteurs de la Coutume de Champagne seroient embarrassés d'expliquer, s'ils revenoient au monde, ce qu'ils ont voulu dire, en parlant des Bourgeoisies du Roi: Un jeune home aujourd'hui vient nous l'aprendre, & prouve, par de bones autorités & des Actes anciens, heureusement découverts, qu'il y avoit une Bourgeoisie comune aux homes libres & aux serfs; qu'on apella de ce nom la sauvegarde du Souverain, & le droit de plaider à sa Justice; que c'est cette Bourgeoisie, qui a comencé sur la fin du XIII. Siécle la formation des Bailliages, & a procuré le plus d'afaires aux Baillifs, en dépouil-

lant les Juges des Seigneurs, de la Juſtice qu'ils s'étoient fait inféoder, ou qu'ils s'étoient atribüé, dans les troubles du Gouvernement Féodal. C'eſt par le même moïen que l'Autorité Souveraine s'eſt rétablie & que les ſujets ſont ſortis de la captivité de leurs Seigneurs : Ceux-ci firent de grandes plaintes ſur cette protection, qui autoriſoit leurs ſujets à reclamer le Juge du Prince: Ils obtinrent en 1289 & 1302 des ordonances de PHILIPE *le bel*, qui reſtraignirent la facilité donée à leurs ſujets de s'avoüer Bourgeois du Roi, pour ſe rédimer de leur juriſdiction, mais ces Ordonances ne furent pas bien ſuivies. Les Seigneurs renouvellérent leurs plaintes en 1315 ; elles n'eurent pas plus de ſuccès. Dans ce même tems, les Nobles du Comté de Bourgogne ſe liguérent contre le Souverain de la Province: Ils lui firent la guerre pour le même ſujet en 1336. D'abord ils brulérent Pontarlier & Salins ; ils eurent des revers ; le Comte de Bourgogne continua à protèger leurs ſujets & à les recevoir à plaider devant ſes Oficiers. Les Seigneurs voïant qu'ils ne pouvoient rien à force ouverte temporiſoient & négocioient. M. DROZ raporte l'éxemple des habitans du Val de Morteau : Ils ſe repentoient de s'être ſoumis aux Comtes de Neûchatel, Seigneurs de Venne, & pour mettre un contrepoids à

leur autorité, ils recoururent à la sauvegarde de PHILIPE, Duc & Comte de Bourgogne, qui les admit au nombre de ses Bourgeois, come les autres Bourgeois du Comté. Alors ISABELLE, Comtesse de Neûchâtel, & le Cardinal de MONTENAI, pourvû en comande du Prieuré de Morteau, gagnérent le Baillif, & promirent au Prince de mènager ses protègés: Ce n'étoit qu'un détour. Ces sujets revinrent de nouveau porter leurs plaintes, & ce Prince dona, en son Parlement tenu à Dole le 12. Mars 1390 un Arrêt, pour faire mettre sa Sauvegarde & Bourgeoisie à éxécution.

Le goût de ces Bourgeoisies gagnoit de proche en proche; il avoit comencé en France & PHILIPE *le long* l'avoit introduit ou favorisé en Franche-Comté. Les Suisses l'adoptérent, parcequ'il sappoit l'autorité afectée par les Grands sur le Peuple. La Ville de Berne se mit en possession de doner des Bourgeoisies de cette espèce, & la plûpart des Villes Impériales en firent autant dans l'Allemagne. Cela y causa une grande fermentation: Les Seigneurs Suisses & Allemands apellérent ces nouveaux Bourgeois *Pheralburgs*. Le Diplome d'HENRI VII. en 1308, la Bulle d'or de 1356 & une autre de 1365 donée par l'Empereur CHARLES, obligérent ces faux Bourgeois à de certains devoirs, pour jouir

du privilège de la Bourgeoiſie, quoiqu'ils continuaſſent à réſider dans la terre de leur Seigneur, & ce privilège n'étoit autre choſe, que la juriſdiction d'un grand Prince ou d'une Ville puiſſante, que l'on reclamoit contre les vexations du Seigneur particulier, qui ſouvent même étoit déſavoué entierement. Cette explication lève tous les équivoques, qui ſe trouvent dans les Annales de l'Empire, ſous l'an 1357 & paroit juſtifiée par les faits & les titres, qu'il faut voir dans l'ouvrage.

Après avoir ainſi fixé l'état des Bourgeoiſies en général, M. DROZ parle en particulier du dernier état de la Bourgeoiſie des Villes de Franche-Comté, & pour ce qui a raport aux Bourgeoiſies du Souverain, il montre, qu'il n'y avoit dans le XIII. ſiécle qu'un ſeul Baillif en cette Province. On en établit deux & trois, à meſure que les Bourgeoiſies acroiſſoient leur pratique; peu à peu ils prennent des Lieutenans-généraux, ambulans come eux, enſuite des Lieutenans locaux, enfin dans le XVIe ſiécle on fixe les Lieutenans généraux, dans chacune des villes principales de cette Province. Ces faits hiſtoriques ſont ſoutenus par la notice des Officiers, qui ont adminiſtré la Juſtice au Comté & par différentes Chartes du XIIe & du XIIIe ſiécle, que l'Auteur a tirées des dépots publics ou des cabinets des Savans, pour prouver ce qu'il a

avancé & doner une idée des Droits & des Fonctions de ces diférens Oficiers.

La ſeconde Partie de l'Ouvrage de M. DROZ n'eſt pas moins intèreſſante, quoiqu'elle ne concerne que l'hiſtoire d'une Ville particuliere. Non ſeulement elle préſente pluſieurs faits curieux, pour les habitans des environs du Mont Jura, mais encore l'Auteur y a mis tant de liaiſon avec l'Hiſtoire générale, par ſes Diſſertations & ſes Remarques, ſur les Mœurs & Uſages du Moïen-Age, que les Amateurs de cette partie y prendront ſûrement plaiſir. D'abord, en craignant d'adopter trop facilement ce qui doneroit de l'antiquité à la Ville de ſon origine, il s'eſt mis en garde contre l'opinion des Savans Comtois & Suiſſes, qui y ont fixé *l'ariarica* de l'itineraire & *l'abiolica* des Cartes de PEUTINGER. A cette ocaſion il a ſuivi pluſieurs voïes Romaines, & a établi, que celle d'Italie pour les Gaules, venant des Alpes pennines, paſſant à l'Abaïe d'Agaune, ſe diviſoit à Vevay pour Avanche & Lauſanne, ſe réuniſſoit dans le Mont Jura, paſſoit à Pontarlier, Beſançon &c. 2°. Que celle des Alpes Grecques venoit à Geneve, & de là paſſoit par les environs de Condate ou St. Claude, par une Ville dont on voit les ruines près delà, par les territoires de Lons-le-Saulnier, Poligny, Salins pour Beſançon. 3°.

Que

Que de Salins à Pontarlier ces deux voïes ſe comuniquoient, & que l'on doit fixer *l'ariarica* aux environs de Salins, *l'abiolica* à la Ville ruinée près de St. Claude, qu'on avoit voulu doner pour Avanche, & la ſtation ſuivante, apellée *filum muſiacum* au défilé de Meuſſia ſur la route directe de Genève à Beſanç. & non point ſur celle de Lauſanne par Pontarlier.

Après cela, M. DROZ propoſe un plan de diſtribution des Bourguignons le long du Mont Jura, pour défendre les paſſages contre les barbares, qui menaçoient l'Italie. Il atribue l'origine de Pontarlier à un Bourg de Soldats Bourguignons, mis pour garder la gorge, & aux Réligieux de St. Benigne de Dijon, dotés & réunis en congrégation avec ceux de St. Maurice d'Agaune, par GONTRAN Roi de Bourgogne. C'eſt des Soldats Bourguignons qu'il tire le nom de *Barons*, doné aux anciens Bourgeois de Pontarlier & leur liberté ſoutenüe ſans altération; il détaillle pluſieurs Loix Bourguignones, conſervées dans cette Contrée, fait la généalogie des Seigneurs de Joux, Protecteurs de Pontarlier: On y trouve pluſieurs faits concernant la Maiſon de Blonay & les Comtes de Neûchâtel de la Maiſon de HOCHBERG, ſucceſſivement Poſſeſſeurs du Chateau de Joux.

Enſuite l'Auteur, fondé ſur Titres, raporte l'origine de tous les établiſſemens du Mont

Jura, dans la partie du Bailliage de Pontarlier, au XII. XIII. & XIVme ſiécle; la qualité des Franchiſes & des Mainmortes de ces lieux; les Fondations d'Egliſes & de Monaſtères; l'état de la Nobleſſe, des Savans & Illuſtres qu'il a pû decouvrir; les dévaſtations, ſiéges & incendies que cette Ville a eſſuiés, ſurtout en 1336, 1475, 1639, 1654, 1681, 1736, & 1754; les trois prémiers ocaſionés par les guerres; celui de 1475 fut mis par les Suiſſes en défendant leur liberté contre CHARLES *le hardi.* Ici l'Auteur ne ſe ſert que des termes de M. le Baron d'ALT; mais il ſe fait un plaiſir d'ériger enſuite un monument de reconoiſſance, pour les ſecours acordés par LL. EE. de Berne, de Frybourg & de Soleure, la Ville de Neufchatel & d'autres Conféderés Suiſſes, lors des incendies de 1736 & 1754. Il raporte auſſi un autre trait de généroſité de la République de Berne & finit par l'Hiſtoire naturelle du Bailliage de Pontarlier.

Dans tous ces ouvrages, on remarque l'atention de M. DROZ à ne rien dire ſans preuves miſes en notes, ou ſur Titres, imprimés à la fin de ſes Diſſertations; ce ſont des Chartes du XII. & XIII. ſiécle, qui n'avoient encore été miſes au jour par aucun Auteur. On voit qu'il ne travaille pas pour lui, mais pour la recherche de la vérité: Il demande des remarques ſur ſon Ouvrage, en aſſurant que la

critique ne peut déplaire, lorſqu'elle tend à l'inſtruction d'un Auteur & du Public. Il s'eſt piqué de nommer tous ceux qui lui avoient fourni la moindre piéce & promet d'en faire de même à l'avenir à l'égard de ceux qui, ſoit par Titres, ſoit par Obſervations, le mettront en état de perfectioner ce qu'il a comencé.

Nous finirons cet extrait, par quelques Vers adreſſés à l'Auteur au comencement de l'année par M. COCQUARD, Maitre des Comptes à Dijon.

Ah! puiſque de nos jours nous ſomes au printems,
Puiſſions nous deſormais paſſer tous nos inſtans
Près de nos fidèles Amantes;
Et de cet heureux ſort l'un & l'autre contens
Preférer ce repos à des veilles ſavantes!
Plus de gloire t'atend, il eſt vrai, ſi tu vantes,
Le nom de vieux Héros, & leurs traits éclatans;
Mais plus de douceurs ſi tu chantes,
Les Héroïnes de ce tems.
Cher DROZ, à Pontarlier, que de Beautés touchantes!
C'eſt là, qu'IRIS me plût, par ſes atraits charmans;
Là, brille *Amarillis*; ſes chanſons raviſſantes
Excitent dans les cœurs de tendres ſentimens:
La, je vis en *Sapho* mile graces naiſſantes
Et l'on compte à ſes piés les jours pour des momens
Mais mes expreſſions, pour ſéduire tes ſens,

Sont trop foibles & languiſſantes :
Tu veux, par des travaux pénibles & conſtans,
Rendre dans Pontarlier les vertus floriſſantes,
En peignant les mœurs innocentes,
De ſes antiques habitans :
Eh bien ! Ofre tes vœux à ces Ombres errantes ;
Pour moi, j'ofre aujourd'hui mon homage à des Grands,
De l'encens le plus pur un grain à tes Parens,
Trois brins de myrte à tes Parentes.

AUX EDITEURS.

En leur envoïant des Vers ſur la mort de M. SAGE.

MESSIEURS,

M. DE MARIGNAC, qui, dans vôtre Journal du Mois de Mai dernier, nous a doné en vers l'Eloge funèbre de M. BAULACRE, vient de répandre de nouvelles fleurs ſur le tombeau de M. SAGE, conu dans la République des Lettres par ſa Traduction Latine d'un Ouvrage de M. BURLAMAQUI, *ſur les Principes du Droit Naturel*: Celle de *l'Eſprit des Loix*, qu'il a faite auſſi, le fera conoitre plus avantageuſement encore, lorſque certaines circonſtances, qui en ont retardé juſques ici l'impreſſion, permettront a ſa Famille de la doner au Public. Un Profeſſeur de nôtre Académie, bien capable d'aprécier & de célébrer les talens & les vertus de M. SAGE, a publié ſur ſa mort un *Epicedium*, qui fait également honeur à l'un & à l'autre: C'eſt à ce Profeſſeur que ſont adreſſés les Vers que je vous envoie, avec l'agrément de l'Auteur, qui a bien voulu me l'acorder ſous la condition expreſſe, que je me tairois ſur les éloges.

que mérite ſon ouvrage : Fidèle à ma promeſſe, je me bornerai à vous aſſurer de l'eſtime & de la conſidération diſtinguées avec leſquelles j'ai l'honeur d'être.

Vôtre &c.

VERS *ſur la mort de M.* SAGE *Régent au Colége de* GENEVE.

SUR le tombeau d'un Mortel ordinaire,
Qu'un vil flateur faſſe fumer l'encens ;
Mes vers jamais au merite vulgaire,
N'acorderont baſſement un ſalaire,
Qui n'apartient qu'aux vrais talens.

Ceux que tu fis briller, aimable & docte SAGE,
Loin d'avilir ces triſtes chants,
Doneroient du prix à l'homage,
Qu'on doit à tes vertus, & qu'ici je leur rens,
Si d'un cœur atendri le douloureux langage
Pouvoit ſeul enfanter les ſublimes accens.

Qu'un autre vante en toi l'eſprit & la ſcience,
Le talent d'enſeigner, l'art heureux de ſavoir
Sur les travaux d'un ténébreux Manoir,
Triſte ſejour d'un ennuieux ſilence,
Répandre la gaité, ſemer des agrémens,
Faire éclore des fleurs & des amuſemens

Des épines grammaticales,
Ces miſéres collégiales,
Des Langues néanmoins utiles fondemens.

Qu'on vante encor cette nouvelle vie,
Qu'avec un ſuccès digne d'eux,
Ta plume ſut doner à deux Auteurs fameux (*),
Qui triomphant du tems & de l'envie,
Comme ils nous ont inſtruits, inſtruiront nos Neveux.

A ces traits, qu'on ajoute une heureuſe mémoire
Magazin précieux, tréſor rare & brillant
De litérature & d'hiſtoire,
Dans lequel, à ton gré, tu puiſois à l'inſtant
Mille traits curieux, qui t'aſſuroient la gloire
D'inſtruire en amuſant.

Qu'on loüe enfin ces charmantes ſaillies,
Enfans heureux des beaux génies,
Qui rendoient ſi piquant le ſel de tes discours;
A ces éloges vrais j'aplaudirai toujours:
Mais ce qu'en toi j'admirai d'avantage,
Ce fût cette bonté, cette aimable candeur,
D'une belle ame honorable apanage,
Que tout Mortel eſtime & qui gagne le cœur;
Mais dont le trop facile uſage,
Plus d'une fois, traverſa ton bonheur.

(*) Mr SAGE *a traduit en Latin les Principes du Droit Naturel de* Mr. BURLAMAQUI *& l'Esprit des Loix de* Mr. DE MONTESQUIEU.

De la tendre amitié, quand le pinceau fidèle
Nous trace d'un Ami l'intéreſſant tableau,
Que ſans chercher à nous le peindre en beau,
Il ſoit afectueux, mais ſincère come elle:
L'amitié, qui nous flate, eſt une aveugle ardeur,
Un atachement foible, indigne d'un grand cœur:
Cette maxime ici, me ſervant de modèle,
Dirigea mes craïons;
Et de ſa vérité la lumiére immortelle.
Va préſider encore à mes lugubres ſons.

La mordante critique, au méchant redoutable,
Et pour l'home de bien ſouvent inéxorable,
De SAGE avec rigueur, épluchant les défauts,
Après un examen coupable,
N'en trouva chez lui que de beaux;
Un cœur facile à ſe laiſſer ſurprendre
Par ſa franchiſe & ſa bonté;
Un penchant extréme à répandre
Avec trop de facilité;
Une ardeur à ſervir, ardeur toujours loüable,
Ceux même qui ſouvent l'avoient peu mérité.

Voilà donc, Cenſeur mépriſable,
Par où SAGE à tes yeux a paru condamnable!
Mais pour le rabaiſſer, tes ſoins ſont ſuperflus;
Il ne ſera jamais blâmable,
Que par l'excès de ſes vertus:

Il fût homme : ... Ah ! que dis-je ? ... hélas ! il
n'eſt donc plus !
Pleurons ſa perte, irréparable
Pour le Public & ſes amis ;
Mais aux ordres d'un Maitre, auſſi grand qu'ado-
rable,
En la pleurant, ſoïons toujours ſoumis.

*Envoi à Mr. P. P. en B. L. Auteur de l'*Epicedium *ſur la mort de Mr.* SAGE.

O Toi, qui célébras de SAGE,
Et les vertus & les talens,
Daigne accepter ce foible homage
De mes triſtes accens.
Dans ton Ecrit chacun admire
L'eſprit, le goût, le jugement ;
Mais, oſerai-je te le dire,
Je préfére à ces dons le tendre ſentiment ;
Et dans tes chants tout le reſpire.

ODE

Sur le Complot formé contre la perſone de FREDERIC LE GRAND *Roi de* PRUSSE *& Electeur de Brandebourg, par J. J. B. D. G.*

Que vois je ? Quel Monſtre éfroïable
Vient ſe préſenter à mes yeux ?
Quel eſt cette Hidre épouvantable,
Au regard louche & furieux ?
Je vois l'afreuſe Perfidie,
La Fureur & la noire Envie,
Avidement ſuivre ſes pas.
Quels ſont les ſoins qui les agitent ?
Sans doute qu'enſemble ils méditent,
Sur quelques nouveaux atentats.

Craignez Héros, Princes, Monarques !
Craignez l'éfet de leurs fureurs.
Je vois à ces ſiniſtres marques
Du meurtre les avant-coureurs.
Sur une Tête précieuſe,
Cette Cohorte ténébreuſe
Semble vouloir porter ſes coups.
Quel eſt l'objet de leur menace ?
Je tremble : Tout mon ſang ſe glace :
Peuples, Soldats, frémiſſez tous.

O crime ! O fureur éxécrable !
Ma ſurpriſe étoufe ma voix !
Quoi ce Complot abominable,
A pour but le plus grand des Rois !
Un Prince juſte & magnanime,
Va donc devenir la victime
De ces monſtres audacieux !
On verra des Rois le modèle,
Un ANTONIN, un MARC-AURELE,
Tomber ſous leurs coups odieux !

Non, non, des épaiſſes ténèbres
Son œil perce l'obſcurité ;
Il voit les apareils funèbres
D'une horrible méchanceté.
Le Ciel, d'une ſi chère Tête,
A ſçû détourner la tempête ;
FREDERIC vit. Ah ! quel bonheur !
Sur ces Monſtres, dont la furie
Alloit atenter à ſa vie,
Son Nom imprime la terreur.

C'eſt en vain que chez le Sarmate
Ces Brigands penſent ſe ſauver ;
Fuſſent-ils par de là l'Euphrate,
FREDERIC ſaura les trouver. !
Oui, tous les Princes de la Terre,
Doivent, à défaut du tonerre,

Armer contre eux un Bras vangeur ;
Ce Crime afreux les intèreſſe ;
Leur propre ſûreté les preſſe
D'uſer d'une juſte rigueur.

D'un ſujet cruel & fauſſaire
La perfidie fait un ſecours !
Quoi ! D'un formidable Adverſaire
Ce ſont là les laches détours ?
Contre ce Prince qu'il oprime
L'injuſte haine qui l'anime,
Le porte au plus noir atentat ?
Et ſon cœur farouche, implacable,
Trame un complot abominable,
Ne pouvant le vaincre en Soldat ?

Mais vainement la fourberie
Conſpire contre FREDERIC ;
Il triomphe de la furie,
Et des ruſes du fier Aſpic.
En vain le miſtère les couvre ;
Son œil penétrant les découvre,
Rien ne lui ſauroit échaper.
Tremblez, Traitres, pleins d'artifice ;
Craignez les coups que ſa juſtice ;
Sur vous eſt prête de fraper.

Rétabli le calme en nos ames,
GRAND PRINCE, en aſſurant tes jours,
Confons ces Meurtriers infames,

Qui vouloient en trancher le cours :
Viens, & rempliſſant nôtre atente,
Frape, & ſous ta main triomphante,
Ecraſe tes fiers Enemis.
En vain la fureur les aſſiſte ;
Ton Bras, auquel rien ne réſiſte,
A tes pieds les rendra ſoumis.

Hâte cet inſtant favorable,
Où comblant nos ardens ſouhaits,
Par une Paix ferme & durable,
Tu triompheras à jamais.
Déja ton front couvert de gloire,
FREDERIC eſt par la victoire
Couroné des plus beaux lauriers,
Quel Nom encor peux tu prétendre ?
Le tien au deſſus d'ALEXANDRE,
Efface les plus grands Guerriers.

Fai ceſſer les juſtes alarmes
D'un Peuple qui frémit pour toi ;
Tes périls excitent ſes larmes :
Il craint pour les jours de ſon Roi.
Satisfai ſon impatiance,
Raſſure le par ta préſence ;
Du Nord redeviens le SOLON.
C'eſt à toi de cueillir la palme :
Vien, & dans les charmes du calme
Come MARS, égale APOLLON.

A L'AUTEUR *des Vers sur l'utile & l'agréable, adreſſés à M. T**. dans le Journal Helv. de Décembre* 1761.

Une loüange délicate
Cher Damon, ne me fait pas peur ;
Elle éclaire l'Eſprit, elle gagne le Cœur :
Loin de m'aigrir, elle me flate,
J'en conois toute la douceur.
Mais un froid, un mauvais Cenſeur,
Qui pour des vérités diſtile des injures,
Qui dans ſes paroles obſcures,
Fade interprête de l'erreur,
N'exprime rien que ſa fureur,
Il n'excite que nos murmures :
L'aimable & ſage vérité
Fuit ce ton groſſier & ſévére
Qui bleſſe également le goût & l'équité
Et qui ne plait qu'à la colère.
Réunir le talent & d'inſtruire & de plaire
Ce n'eſt point un talent vulgaire,
Mais malgré ſa dificulté
Et ſon extrême rareté
Ce talent précieux n'eſt point une chimère,
Au deſſus de l'humanité ;
Fontenelle, Rousseau, Voltaire
En font voir la réalité.

Ce bel art n'eſt point limité ;
Il plait également au Peuple, come au Sage.
La Nature en ofre l'image
Et ſon magnifique aſſemblage
Joint l'ordre à la varieté.
La ſage & docte antiquité,
En a pénétré le miſtère ;
Ce précepte ſi ſalutaire,
HORACE même l'a dicté.
L'agréable, dit-on, n'eſt que futilité,
Si l'on n'y joint l'utilité :
C'eſt un ſoufle qui s'évapore ;
S'il a le brillant de l'aurore
Il en a la légéreté.
Rien n'eſt beau que la vèrité.
Nôtre œil admire la beauté
De cette fleur qui vient d'éclore,
Mais quelle eſt ſa fragilité :
Au fin, au délicat tâchons d'unir encore
Et juſteſſe & ſolidité,
Si nous voulons que nôtre Ouvrage
Ateigne à l'Immortalité
Donons lui ce double avantage.
Aujourd'hui le bon goût tient le même langage ;
Muni de ſon autorité,
Je ne veux point d'autre ſufrage.
Je croirai l'avoir mérité

Si vôtre eſtime en eſt le gage.
Le prix de vôtre témoignage
Ne peut être trop acheté.

GENEVE.

AVIS *des Editeurs.*

NOus avons reçu les comencemens de morceaux intitulés : *Mes Momens heureux, par Mad. de L***.* Nous aurions ſouhaité, qu'ils nous fuſſent parvenus à tems, pour en faire uſage ce mois, perſuadés par le début, que les *Momens heureux de Mad. de L**** en feront paſſer d'agréables & d'utiles à nos Lecteurs, ſi, come on nous le fait eſpérer, on veut bien nous en envoier la ſuite.

Nous invitons auſſi l'Auteur de *l'Extrait du Poëme de* JACOB & RACHEL à continuer ſon Ouvrage ; c'eſt à regret que nous avons diféré juſques au mois prochain, l'inſertion de ce qu'il nous a adreſſé.

Enfin nous ne doutons pas, que les petites Hiſtoires & Anecdotes Angloiſes, que l'on veut nous fournir, dans le courant de cette Année, ne ſoient goutées de la plûpart de nos Lecteurs ; ainſi l'Anonime qui les a ofertes, peut s'aſſurer d'avance, que nous les receevrons avec reconoiſſance.

AVIS.

AVIS.

LA 6me Loterie de l'Egliſe de St. PIERE de *Dortmund* étant achevée de tirer, & les Prix paiés aux Gagnans, on peut avoir des aprés-ſent chés M. SCHALCH Comiſſaire au Raiſin blanc à Schaffouſe, & chés M. NEUHAUS le fils à Bienne, des Plans & Billets de la 7me Loterie de la même Ville. Elle conſiſte en 4 Claſſes, 66000 fl. 30000. Billets blancs, contre 15000. Prix. La miſe pour toutes les Claſſes eſt de fl. 22. arg. d'Emp. & la moitié pour un demi Billet, leſquels fl. 22. font juſte 2. Louis neufs éfectifs. La 1re Claſſe doit ſe tirer le Lundi 5. Avril prochain, mais come les Billets ſont recherchés, on compte de pouvoir la tirer encore plûtôt. Il y a toujours un Prix contre un Billet blanc, & on peut gagner un Prix dans chaque Claſſe, parceque les Billets réntrent dans toutes les Claſſes ſucceſſives. Les plus bas Prix de la 1re Claſſe ſont de 15. fl. & montent dans les Claſſes ſuivantes, juſqu'à 16000. fl. parmi leſquels il y a beaucoup de Prix conſiderables, & ſurtout 20. Prix de 1000. fl. On peut avoir part, en s'adreſſant à la Direction à Dortmund même, à des Sociétés d'une certaine quantité de Billets de 100. Billets juſqu'à 1000. c'eſt à dire

être intéreſſé dans le Total pour $\frac{1}{4}$. pour $\frac{1}{5}$. $\frac{1}{2}$. & pour les $\frac{3}{4}$. le tout étant éxactement enrégiſtré par la Direction, qui fournira à chaque Intéreſſé les numeros des Billets auxquels il a part, en lui donant avis de leurs produits. Le Plan de la Lotterie, qui eſt clair & ſuccinct, contentera chaque Amateur. On prie d'afranchir les Lettres & les Argens.

ON trouve chez les Fréres PHILIBERT, Libraires à Genève, les Livres ſuivans:

Atlas de M. BUY DE MORNAS, ſur 3 papiers reliés, ou brochés.

Autres Cartes de Géographie.

Une Carte de France, pour les Voitures, Caroſſes & Meſſageries.

Une Carte pour le raport des poids & aunages.

Cartes Anatomiques.

Livre de Charpente, pour le toiſé des Batimens.

Théatre de la Guerre en Allemagne 6 vol.

ENIGME.

JE ſuis un compoſé de plaiſante ſtructure;
N'aïant que la gueule & le cu:
Il n'eſt point d'Animal dans toute la nature,
Si vorace, ni ſi goulu:
Ce qui peut nourrir un village,
Sans faim, ſans incomodité,
Je n'en fais qu'un repas, & mon avidité
Ne me cauſe point de domage.
De ce que j'engloutis je ne digére rien;
Et lors que je le rends, les homes & les bêtes,
Même dans les plus grandes fêtes,
D'en apaiſer leur faim, réputent à grand bien.

TABLE.

LETTRE aux Editeurs. 3
Eſſai ſur ces Paroles de St. Paul: Réjouiſſez-vous. 5
Erreurs des Eſſéens, des Therapeutes & des Deſithéens parmi les Juifs. 27
Avis d'un Gentilhome à ſes Confréres. 37
Examen de cette Queſtion, quel eſt le plus heureux, ou le ſot, ou l'home d'eſprit. 46
Réponſe aux deux Quéſtions propoſées dans le Journal de Novembre. 53
Autre Reponſe à l'eme de ces Queſtions. 60
Fragmens Hiſtoriques XI. Fragment. 65
Nouvelles Littéraires. 85
Aux Editeurs, en leur envoïant des Vers ſur la mort de M. Sage. 101
Vers ſur la mort de M. Sage. 102
Ode ſur le complot formé contre le Roi de Pruſſe. 106
Vers à l'Auteur de ceux ſur l'utile & l'agréable. 110
Avis des Editeurs. 112
Autres Avis. 113
Enigme. 115